

RENÉ GONZALEZ

Sous la direction de
PATRICK FERLA

RENÉ GONZALEZ

Le théâtre pour la vie

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02784-4

« Je ne fais pas mieux, je fais autrement. »

Jean Vilar

« *J'ouvre les portes et j'ouvre les bras.* »

René Gonzalez

« À tout le temps », nous disions-nous.

Maintenant que le temps a suspendu son vol et que je reste seul à lui dire *à tout le temps*, me reviennent en mémoire ces mots de William Faulkner : « Le passé n'est jamais mort ! Il n'est même pas passé. »

C'était hier. Durant plus de vingt ans, j'ai suivi, saison après saison, les « utopies » de René Gonzalez sur les scènes de Vidy. Débarqué de Paris où il avait dirigé le Théâtre Gérard Philipe et la Maison de la culture de Bobigny, avant de faire l'ouverture de l'Opéra Bastille, voici qu'un matin de 1990, sur la rive d'un lac suisse, René a déposé son ardoise magique. Oui, une de ces petites tablettes avec lesquelles jouent les enfants, qui permettent d'écrire, d'effacer et... de recommencer !

Cet écran magique est à l'image des rêves d'un homme qui avait pensé ne s'arrêter que quelques mois au bord du Léman. Chaque fois réinventés et démesurés, ils ont

transformé Vidy-Lausanne en l'un des premiers foyers de création européens. René Gonzalez aura fait du théâtre sa vie et de sa vie un théâtre permanent. Celui-là même qui, pour Valère Novarina, « nous fait changer de bord, vient troubler notre espace, fait miroiter le réel autrement – et sème ses paradoxes¹ ».

Acteur, René l'aura d'abord été sur scène, sous le nom de Philippe Laurent, puis dans les coulisses d'une planète qui résonne de passions et de déchirements. « Je ne dirige pas le théâtre, c'est lui qui me dirige », avait-il coutume de dire. Rien n'était plus vrai, comme s'il partageait, à la recherche d'un surcroît de beauté, la même foi que Jean Vilar pour qui « un théâtre qui ne se hasarde pas est une entreprise inutile ».

Gonzalez aimait ça : se hasarder, vagabonder, susciter, négocier, convaincre, accoucher de jeunes talents. Tenter l'impossible pour faire des quatre plateaux de Vidy un lieu de résurrection permanente. Le théâtre vécu comme une respiration : 612 spectacles, 8 656 représentations et 1 716 150 spectateurs en vingt ans !

Grand frère des comédiens dont il connaissait les fragilités pour les avoir éprouvées, il avait fait de « son » public sa géographie intime. C'est pour lui qu'il courait après des rendez-vous forcément « extraordinaires », ce public qu'il chérissait et questionnait tous les soirs. Je le revois quitter son bureau d'une démarche de chat et gagner le grand hall, le regard bleu, interrogateur : « Ça le fait ? » lançait-il, gourmand.

Ça l'aura fait. Jusqu'au dernier moment. Sur son lit d'hôpital, René a demandé au metteur en scène polonais Krystian Lupa de monter *Perturbation*, d'après le roman de Thomas Bernhard.

Perturber : tel est le rôle des gens de scène, ombres ou fantômes de nos existences écartelées. Agrandir le monde

1. « Lettre à René Gonzalez », Valère Novarina, page 295.

en le bousculant pour mieux le réenchanter, voilà ce qui entraînait René au-delà de toutes limites.

Du haut de sa vigie, l'homme aux chemises indiennes et au manteau rouge contemplant les reflets du lac tout proche. Un paysage qui l'inspirait, Lancelot lancé à la quête du Graal, devenu le bien nommé « Gonzalo du lac », guettant les embruns, les ressacs et les tempêtes. Des tempêtes, il en eut dans le cœur et l'âme, et des colères aussi. Et surtout l'audace de ne pas se répéter.

Tracer la route. Ne pas s'arrêter, ne jamais renoncer. Artisan farouche et indépendant d'un théâtre populaire, René Gonzalez aura été un passeur de désirs. Ainsi faisait-il, sur le fil tendu de ses programmations, son plein d'harmonie.

« Quand reviens-tu ? » Se plonger dans les archives de René Gonzalez, c'est aussi rencontrer le poète René Char qui fut, au jour le jour, son compagnon de route. Ils avaient fait connaissance, autrefois, non loin d'Avignon. Sur une feuille quadrillée, je lis : « Il n'y a qu'une ressource avec la mort, faire de l'art avant elle. »

René n'a jamais cessé de faire de l'art avant la mort. Dans ce livre, celles et ceux qui ont travaillé avec lui en témoignent. Comédiens, metteurs en scène, écrivains, créateurs, techniciens, personnalités, tous racontent des moments vécus sur le devant de la scène et, plus souvent encore, derrière les plateaux. Pour chacun d'entre eux, en plus de vingt ans d'aventure, le directeur du Théâtre Vidy-Lausanne aura été un inventeur d'avenirs.

Parcours, rencontres, débats, récits, images disent l'homme et sa démesure. Avec, en toile de fond, un décor tel que le décrivait René, pour qui les tremblements du lac étaient « irisés » et le soleil « insoutenablement » lumineux.

Patrick Ferla

« Restons vivants ! »

En juin 2009, trois ans avant sa disparition survenue le 18 avril 2012, René Gonzalez s'apprêtait à fêter sa vingtième saison à la tête du Théâtre de Vidy. Guéri d'un cancer – « sauf coup de théâtre¹ » –, il accepte de se prêter à un long entretien pour la sortie de presse d'un ouvrage rétrospectif que le Théâtre de Vidy faisait paraître tous les cinq ans². Une quinzaine d'heures de conversation au cours desquelles, pour la première fois, René Gonzalez évoque ses origines, ses choix, ses doutes et ses utopies. Passeur d'émotions, « Gonzalo du lac » était un homme discret, réservé, peu enclin aux confidences personnelles. Seuls comptaient les comédiens, les metteurs en scène et les spectateurs qui habitaient « son » théâtre. À eux, la lumière et les premières places ! Ce qui explique que, par pudeur, cet entretien n'est finalement pas paru.

Il y aura bientôt vingt ans que vous dirigez le Théâtre de Vidy. Vingt ans, deux décennies et une passion que je voudrais

1. « Je suis guéri, sauf coup de théâtre », page 449.

2. « Théâtre Vidy-Lausanne », dernière parution 2004-2009.

parcourir avec vous. Mais si, pour commencer, vous me parliez de vos vingt ans à vous.

Je dirais que c'est aujourd'hui ! Au fil du temps, j'ai l'impression non pas de revenir en enfance, mais de vivre l'enfance de l'art. Je goûte à la vie comme un grand adolescent. Dès lors, peu importe mes vingt ans d'hier, mes souvenirs de jeune homme ! Des souvenirs qui ne sont guère marquants : en 1963, j'étais dans la marine, sous les drapeaux. Nous naviguions en direction de la Grèce. J'avais mal au cœur, on m'a débarqué. J'ai terminé mon service militaire à terre, dans un fort, soldat radio. Et je suis rentré à Paris. RAS, comme on disait à l'armée : rien à signaler ! J'étais dans l'attente de quelque chose sans parvenir à le formuler.

À quoi rêviez-vous ?

Je ne rêve pas beaucoup. À vingt ans, je ne rêvais pas non plus, je ne savais pas ce que j'allais faire. Comme de nombreux adolescents, j'avais couru après des études secondaires que j'aurais pu terminer si j'avais mis le paquet. Ce ne fut pas le cas. J'étais disponible. Simplement disponible. Je l'étais tellement que j'avais anticipé mon service militaire afin d'être occupé, tout en songeant vaguement à l'avenir. Mon grand-père, que j'admirais beaucoup, était avocat. Le droit m'a tenté, mais ce sont les cours de théâtre qui l'ont emporté. En revenant de l'armée, je me suis inscrit au conservatoire de Versailles, puis au cours Simon et à la Rue Blanche. Tout en vendant des bouquins chez Gilbert Lejeune pour me faire quelques sous.

Qu'en disaient vos parents ?

Ils se sont toujours montrés très ouverts, très compréhensifs et sans doute un peu tristounets de constater que le cursus scolaire n'était pas mon fort. Leur questionnement était tendre. Que je trouve ma voie, qu'elle me rende heureux, voilà ce qui comptait pour eux. À la maison, il y avait une grande bibliothèque, ce qui m'a incité à lire très jeune. Et ma mère aimait la musique et les poètes.

Et le théâtre ?

Un spectacle mythique à la Comédie-Française à l'âge de huit ans. Corneille ou Racine, je ne sais plus. Une tragédie. C'est l'instituteur qui m'avait invité. Pour la première fois de ma vie, je quittais mon petit village de la région parisienne pour Paris. À bord d'une onze-chevaux ! Je la vois encore, et n'ai pas oublié non plus mon émerveillement lorsque j'ai découvert la salle de la Comédie-Française. Quant à savoir si mon choix du théâtre remonte à ce moment-là, je ne saurais le dire.

Votre père était issu d'une autre culture : il avait vu le jour en Uruguay...

L'Uruguay qu'il a quitté au temps de la dictature et où il n'est jamais revenu. Mon père parlait peu, c'était un homme très pudique, très discret, silencieux. Très présent, aussi. Il est mort tôt, à soixante-six ans. J'en avais vingt-cinq. Mon père travaillait dans l'import-export pour le compte d'une société basée à Montevideo qui vendait du champagne et des produits fins. Récemment, mon frère a retrouvé un courrier que mon père avait adressé à une boutique de Lausanne avec laquelle il commerçait. De mon côté, j'ai découvert des photos de mes parents à

Ouchy! À deux pas de l'endroit où j'habite. Cela m'a amusé.

Votre père n'est donc jamais retourné dans son pays ?

Non, jamais. Il ne l'a pas voulu. Pour lui, l'Uruguay, c'était du passé, la page était tournée. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais évoqué son enfance là-bas. Il ne parlait pas de politique non plus, car, sans être pour autant autiste, mon père avait la parole comptée. Comptée, c'est cela. Ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement agréable et chaleureux. Quant à moi, s'il s'agit d'évoquer mes racines, je dirais que je n'entretiens pas de rapport particulier avec l'Amérique latine. Ni avec la Belgique d'où venait ma mère. Juste un petit bout d'oreille avec la langue espagnole que mon père ne parlait jamais. Je suis né en région parisienne, j'y ai passé toute mon enfance. Et me voici en Suisse depuis près de vingt ans. En réfléchissant, je me rends compte que le plus important, au-delà de l'endroit où l'on est né, c'est celui où l'on vit. Le lieu de la *renaissance*, le lieu du présent des choses. Voilà qui explique pourquoi je ne suis pas de ceux qui cherchent leur arbre généalogique.

Vous avez trois enfants. Quelle place occupent-ils dans votre vie ?

S'il devait leur arriver quelque chose, ma vie s'arrêterait... Quand mes enfants étaient petits, mes engagements professionnels occupaient toute la place. Mon travail au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (TGP) a fait de moi un père relativement absent. Je me suis efforcé de compenser cette absence par une présence privilégiée quand je retrouvais mes enfants. Par bonheur, il y avait leur mère. Sans elle, ils n'auraient pas eu l'enfance qui a

été la leur, j'en suis certain. Au fond de moi, je suis quelqu'un de tribal, je ne peux pas me passer de ma tribu. Elle est partout, sur les photos, en moi, jusque sur le porte-clés. Tout cela est sans doute anecdotique, mais c'est beau, une famille. C'est beau, je crois. Ou cela peut l'être.

Parliez-vous à vos enfants de votre métier, de votre passion ?

Je crains avoir reproduit ce que j'avais vécu avec mon père puisque je ne leur en parlais pas. Ou très rarement.

Les emmeniez-vous parfois avec vous ?

Leur mère les emmenait. Elle était costumière, une très bonne professionnelle qui travaillait pour la scène et le cinéma. Quant à moi, tôt le matin, je partais pour le théâtre qui était proche de la maison. À mon retour, mes enfants dormaient. Comme je ne partageais pas avec eux la passion qui m'avalait, mes enfants l'ont donc rejetée. Aurait-il pu en aller autrement ? Je ne le crois pas dans la mesure où c'était davantage que de la passion : j'avais la maladie du théâtre. Et elle ne m'a pas quitté.

La maladie du théâtre ?

Je veux dire que ce qui me faisait avancer hier comme aujourd'hui, c'est le *mouvement*. Le mouvement de ça. Ce que René Char, à qui je reviens toujours – il est ma vie et ma bible –, faisait tenir en un mot : « Être du bond, pas du festin. » *Être du mouvement* de cette histoire-là, de ces petites histoires fondamentalement humaines, à l'intérieur de nos histoires de saltimbanques. Être à l'origine du mouvement, des premiers balbutiements, des premiers émois, des premières découvertes, des premiers rêves. Et

les accompagner jusqu'à la naissance, ne pas se contenter de voir naître les bébés en question, mais les aider à grandir. Ce besoin, cette envie m'ont entraîné à quitter la scène où je me croyais acteur. C'est que, vraisemblablement, il devait me manquer quelque chose : « Être du bond », je me répète...

Pourtant, Philippe Laurent, le nom de scène que vous vous étiez choisi, n'a jamais connu le chômage...

En effet. Après les cours, je n'ai cessé de travailler. Pas un jour d'interruption. Je me souviens des moments de répétition. Je les attendais avec impatience. Arrivait le spectacle. Mais cela ne me suffisait pas. Il y avait un manque que je comblais en m'occupant d'autre chose : je m'impliquais dans la fabrication des décors, je sautais dans ma bagnole pour aller chercher des accessoires, j'avais toujours un truc à faire. Il fallait que je m'investisse au-delà de la fonction d'acteur qui me laissait sur ma faim. Certes, la scène m'a procuré une forme de plaisir et cela aurait pu continuer ainsi. C'est que, pendant quatre ou cinq ans, j'ai vraiment cru que j'étais acteur. Or, dans le mot acteur, il y a le verbe *acter*. Qui signifie mettre en mouvement. Dans un premier temps, j'ai pensé que l'énergie qui était en moi serait utile sur un plateau. Jusqu'au jour où j'ai découvert de vrais acteurs : Alain Cuny et Laurent Terzieff dans *Tête d'or*. Ainsi me suis-je peu à peu dirigé vers l'administration puis la direction d'un théâtre.

N'avez-vous jamais été tenté de retrouver tel ou tel rôle ?

Non. C'était passé, terminé. J'aurais été très malheureux si l'on m'avait demandé de remonter sur les planches. Sincèrement, je crois que je n'en aurais pas été capable.

À une... exception près, en 1993, avec Joël Jouanneau, pour *L'Inquisiteur*. Une histoire d'amour et de théâtre entre nous : entre David Warrilow, Joël, Robert Pinget et moi. Mais j'ajoute que j'étais... caché : je n'étais qu'une voix dans ce spectacle !

Vous vous dirigez donc vers l'administration puis la direction d'un théâtre. Comment Philippe Laurent a-t-il vécu ce tournant ?

Très naturellement et avec beaucoup d'appréhension. Je pénétrais un monde qui ne m'était pas étranger mais où j'avais tout à apprendre. Administrateur de théâtre ne s'improvise pas. Me revoilà donc à l'école ! Fort heureusement, cette école n'avait rien à voir avec celle de mon enfance dont j'ai si souvent séché les cours pour leur préférer une promenade en forêt. Dans l'apprentissage de ce nouveau métier, un homme a été déterminant : Jean Rouvet. Jean Rouvet avait été l'administrateur de Jean Vilar et occupait, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, la fonction de conseiller en gestion. Jean Rouvet m'a tout appris. À ses côtés, je me suis passionné pour les chiffres alors que j'avais été parfaitement lamentable en mathématiques. C'est que, derrière les chiffres, il y avait des spectacles et un théâtre dans la ville ! Je dois tout à Jean Rouvet et à la générosité du directeur de l'époque, José Valverde. Il m'avait mis en scène à plusieurs reprises et cet homme que je revois de temps en temps a su me faire confiance en me confiant des petits bouts de programmation : « Vas-y, me disait-il, regarde ce qui s'invente sur d'autres plateaux. » Un jour, la ville de Saint-Denis, la « ceinture rouge » de Paris, m'a demandé de lui soumettre un projet. Sur une feuille de papier quadrillé, j'ai écrit : « Je veux faire du théâtre. » C'est ainsi que tout

a commencé. D'acteur, je suis devenu acteur *actant*. Un accoucheur de rêves et d'émotions. Dont a accouché la ville de Saint-Denis, en 1968. L'année au cours de laquelle j'ai adhéré au Parti communiste ! Deux ans après avoir rencontré la mère de mes enfants.

Adhérer au PC en 68, quelle idée !

Issu d'une famille libérale, je me suis retrouvé très jeune dans une ville de tradition ouvrière. Les combats sociaux et politiques qui s'y livraient m'ont touché. Dégradation du tissu social, marginalité, engagement politique : par effet d'osmose et de capillarité, de manière instinctive, impulsive, adhérer au Parti communiste m'est apparu comme une évidence. Je ne renierai jamais cet élan généreux qui m'a poussé à le faire : j'avais l'intime conviction que seul le Parti communiste défendait le mieux les intérêts des petits. Mais 1968, je ne l'oublie pas, c'est aussi Prague, les chars soviétiques. Les effets dévastateurs d'une certaine pratique communiste m'ont alors sauté à la figure et, vingt et un ans plus tard, ce fut l'effondrement du mur de Berlin. Autant dire que nous nous sommes retrouvés orphelins quelques-uns ! Néanmoins, je persiste à penser qu'il y a les idées. Et les hommes, hélas ! J'en veux pour preuve le fait qu'en cette période de crise mondiale on relise Marx. Je ne sais pas s'il faut relire Marx absolument, mais je sais que le partage, la générosité et la solidarité demeurent ma charte. Des valeurs qui, de mon point de vue et pour rester simple, sont fondamentalement de gauche. Je voudrais ajouter qu'à Saint-Denis nous disposions d'une liberté artistique totale et des moyens financiers vitaux. Comme ce fut le cas dans la plupart des villes d'obéissance communiste, à l'origine d'un formidable mouvement de décentralisation. Songez à Aubervilliers,

Gennevilliers, Ivry, Vitry, Nanterre... C'était presque trop beau pour y croire et pourtant...

Est-ce à dire que le théâtre était, à l'époque, plus nécessaire qu'il ne l'est aujourd'hui ?

C'est un vieux débat... Le théâtre était une parole : il l'est demeuré. Je crois que le théâtre, comme l'amour, doit être une conquête de tous les instants, de tous les jours. Au Théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis, puis à la Maison de la culture de Bobigny (MC93) que j'ai également dirigée, beaucoup étaient d'avis que nous changeons le monde avec le théâtre. Depuis, nous avons appris qu'avant de vouloir changer le monde il conviendrait que nous nous changions nous-mêmes ! Je ne suis pas certain qu'une vie y suffise.

Mais on croyait à ça !

On y croyait comme on croyait au grand soir auquel je répons par ma croyance dans les petits matins... Il est vrai qu'un travail considérable a été réalisé. La décentralisation. La prise de conscience d'un art vivant dont nous affirmions, dans le sillage de Jean Vilar, qu'il était populaire et non populiste. Le poète dans la cité. Théâtre engagé et mouvement social allaient de pair. Et Jacques Prévert de commenter : « Engagez-vous dans la narine ! » Aujourd'hui, tout a changé. Du théâtre politique, on est passé au théâtre poétique. *Le poétique* qui demeure l'arme politique suprême ! Quand je dis *le poétique*, je veux parler du petit canard qui vole à contre-courant. René Char disait : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience. » Le poétique est un agitateur, un annonciateur. Il est ce que devrait être le politique : un visionnaire. Dans mon rapport au théâtre et à cet art

vivant, je ne crois qu'à la force poétique. Et à *l'humain*, au désir de l'autre.

Passeur et portier, tel est mon métier : j'ouvre les portes et j'ouvre les bras. Au fond, c'est une fonction assez noble, car, pour dire les choses clairement, il faut revenir aux fondamentaux : le roi est nu, un point. C'est dire si je tiens pour haïssable et absurde le rapport personnel au pouvoir. Il conduit à une impasse. En évoquant cela me vient à l'esprit une image qui a fait le tour du monde. Sur la place Tian'an-men, il y a vingt ans cette année, un homme est face à un char. Il lève le bras, le char s'arrête. Vraisemblablement, cet homme est mort. Mais le char s'est arrêté. Je crois à cette force-là.

Le poétique... René Char, que vous avez rencontré ?

J'ai ses poèmes sur ma table de nuit depuis l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans. René Char est un compagnon dont je ne me lasse pas. Il faut du temps pour s'ouvrir à certains textes, les comprendre et les découvrir lumineux ! Des textes mystérieux, intimes. Un jour que je me trouvais à Avignon, je me suis rendu à L'Isle-sur-la-Sorgue où vivait René Char. J'ai demandé mon chemin dans un petit café. On m'a dit : « Tu prends la route, là, derrière, tu verras, il y a un portail et une petite maison. » Quand je suis arrivé devant le petit portail avec ma fille Laetitia j'ai trouvé les volets clos, un chien dormait dans le jardin, il était deux heures de l'après-midi. L'heure de la sieste ! Nous sommes repartis, nous avons bu un petit café et nous sommes revenus. Le chien avait disparu, les volets étaient ouverts, j'ai frappé à la porte de la cuisine et un géant est apparu : « Bonjour, René, bonjour... René ! » Nous avons passé un long moment ensemble. Au fil de la discussion, je lui ai proposé d'envisager quelque chose pour le théâtre, à Vidy,

afin d'accompagner sa parole poétique. Il m'a semblé alors que cette rencontre ne resterait pas sans suite, mais, une année plus tard, René Char disparaissait.

Que vous êtes-vous dit ? Qu'avez-vous partagé ?

Je ne me souviens plus, je ne prends pas de notes, je vis l'instant présent. Comme je l'ai fait lorsque j'ai eu le privilège de discuter avec Samuel Beckett, Jean Genet ou Valère Novarina. Avec René Char, j'étais au bord des larmes. Il était si simple, si accueillant à l'égard de l'intrus qui avait forcé la porte de sa maison. Il me questionnait alors qu'il aurait pu me renvoyer à mes chères études. J'ai déjà dit que l'œuvre de René Char m'habite. Il ne se passe pas une journée sans que je la retrouve et y découvre des choses nouvelles. Quand je cherche une réponse, je la trouve chez lui. C'est dire si mon rapport à René Char relève de l'existentiel. « Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? Je m'invente », disait Valéry. Avec René Char, j'ai un compagnon de réinvention quotidienne et permanente.

René Char qui a participé à la création du Festival d'Avignon.

Et ce n'est pas un hasard, évidemment. J'aime dire que « le hasard est la volonté des dieux quand ils veulent rester anonymes ». René Char et Jean Vilar ne se sont donc pas rencontrés par hasard. Si le Festival doit beaucoup au poète de L'Isle-sur-la-Sorgue, il en va de même de beaucoup de peintres qui furent ses compagnons de poésie. Vilar-Char, ils devaient se trouver, ces deux-là ! Avec, dans l'ombre, Paul Puaux et Jean Rouvet, ce fut une véritable... déflagration ! Depuis des années, je passe le mois de juillet au Festival. J'y accompagne nos productions quand Vidy y est invité et nous le sommes très régulièrement, j'y découvre des créations et, chaque fois, j'ai le

sentiment très fort que Jean Vilar et René Char sont présents presque physiquement. Je dois à la vérité de dire que, ces dernières années, j'ai vécu le Festival avec beaucoup d'interrogations et de souffrance aussi, car j'étais surpris par la nature de sa programmation. J'avais mal au théâtre et je ne me suis pas privé de le signifier. Je dois reconnaître qu'on ne m'en a pas tenu rigueur : j'avais mal et je l'ai dit. Et puis les choses ont évolué, je crois qu'on apprend beaucoup des uns et des autres. Avignon demeure pour moi une très grande fête du théâtre, un moment que j'attends avec désir, un émerveillement sans cesse renouvelé à la vue de l'extraordinaire engouement du public. Je reste estomaqué par cette foule que draine Avignon, « in » et « off ». On ne mesure pas toujours l'effort financier auquel consentent les spectateurs pour deux ou trois jours de Festival (c'est la moyenne des séjours), il faut se loger, se nourrir, acheter ses places. Cette présence du public et sa participation active sont fantastiques.

Après le Théâtre de Saint-Denis et la Maison de la culture de Bobigny, vous avez fait l'ouverture de l'Opéra Bastille.

J'y ai passé quelques mois et je me suis enfui. Pour la première fois, j'ai connu le chômage. Des propositions m'avaient été faites, je les avais déclinées. J'étais un homme libre. Matthias Langhoff, qui avait succédé à Vidy à Pierre Bauer et à Jacques Bert, l'a appris et m'a demandé de lui donner un coup de main à la direction du théâtre. « Toi, venir Vidy », m'a-t-il dit. Je l'ai rejoint, j'avais prévu de rester quinze jours.

Premier jour à Vidy

Je connaissais Genève pour avoir suivi le travail de Benno Besson à la Comédie, mais je n'étais jamais venu

à Lausanne. Quant à Vidy... j'y suis arrivé au mois de mai par une belle journée ensoleillée. La découverte du lieu, de ce « théâtre au bord de l'eau » – l'expression est de Matthias Langhoff – fut un choc. Un choc comparable à celui que j'ai éprouvé un jour dans les Cévennes, là où je rassemble ma tribu. Quand j'ai vu ce théâtre, quand j'ai vu le lac – mon lac –, j'ai pensé : « C'est là ! » Et puis, Yvette Jaggi et Marie-Claude Jequier, au nom de la municipalité de Lausanne, m'ont invité à travailler à Vidy une année. J'ai accepté. Au bout de quelques mois, Matthias a choisi de partir. Je suis resté.

« Mon lac », dites-vous...

Je pourrais en parler des heures. Le lac a changé ma vie comme il change de couleurs tous les jours. Avant de venir ici, je ne savais rien de la splendeur du lac. Le lac, le ciel me font penser autrement.

Que saviez-vous de la Suisse ?

J'étais très ignorant, j'avais beaucoup de préjugés : un petit pays très refermé sur lui-même, le secret bancaire, la démocratie directe. Pardonnez-moi de le signifier ainsi, mais je ne voyais pas la... démocratie en Suisse ! Je m'étais lourdement trompé. Ce qui me fait dire aujourd'hui : vous rendez-vous compte du bonheur qui est le vôtre de vivre en ce pays ? En avez-vous pris toute la mesure ? Quant à la démocratie, regardez autour de vous : beaucoup de démocraties européennes ont été vidées de leur substance. En Suisse, il y a une incroyable capacité de résistance à laquelle je suis très sensible. Certes, le fait que le peuple suisse puisse contrecarrer, par le biais d'initiatives, telle ou telle décision, conduit parfois à certaines errances. Pourtant, fondamentalement, la démocratie directe instaure une

relation privilégiée entre le politique et la cité. Mais j'ai aussi découvert autre chose : ce pays est fou !

Fou ?

Jean Tinguely et Bertrand Piccard, pour ne citer qu'eux, sont suisses ! Quelle capacité d'invention, quelle prise de risque, une pure merveille ! Est-ce lié au fait qu'ils appartiennent à un « petit pays » et éprouvent le besoin d'y échapper ? Les mauvaises langues assurent que l'on s'ennuie en Suisse et que ceci a à voir avec cela. Je ne le crois pas, le besoin de se dépasser existe partout et, quant à moi, je ne me suis jamais ennuyé dans ce pays. Mais j'insiste, et je le vérifie tous les jours dans mon activité artistique, il est ici beaucoup de place pour la folie.

Une folie... partagée ?

Partagée par un public qui est extraordinaire, ouvert aux spectacles nouveaux, aux nouvelles mises en scène, un public insatiable. À mon arrivée, il n'y avait pas d'attente particulière. Je me souviens qu'au tout début, après le départ de Matthias, on ne me regardait pas forcément d'un air très sympathique. Qu'est-ce que c'est ce *French* qui débarque ? Il y a eu de l'incompréhension, voire de l'agressivité, à l'égard du travail que nous développions. Lors des deux premières saisons, je me faisais l'impression d'arriver avec un grand bouquet de fleurs qui n'était guère apprécié. Petit à petit, j'ai pris mes marques et découvert le terreau artistique suisse romand. Nous nous sommes apprivoisés et les metteurs en scène, anciens compagnons de route que j'avais invités à travailler à Vidy, ont rencontré des acteurs d'ici. Des passerelles ont été lancées, des réseaux établis. Résultat : au lieu de jouer un spectacle sur une durée limitée, nombre d'entre eux l'ont été durant

deux, trois ou quatre semaines. Et le public a suivi, ce qui témoigne d'une formidable fidélité au Théâtre de Vidy. Ça encore, c'est « suisse ». Si différent de ce que j'ai pu connaître à Paris où l'on est confronté à un public « professionnel » lié aux modes et aux chapelles. Ici, on ne croit pas au miroir aux alouettes ; dès lors, inventer du théâtre, c'est du pain béni. À cela s'ajoute un personnel administratif et technique d'un professionnalisme exceptionnel. Et d'une précision toute horlogère qui, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ne limite aucunement la capacité de rêver. En Suisse, et je le vis dans ce théâtre, on aime avoir les pieds dans la glaise, dans la nature. Dans le *faire*. Voilà qui n'est peut-être pas très étonnant dans la mesure où ce pays entretient un rapport très fort avec la paysannerie. Un art de vivre qui m'émerveille et me va bien, si bien. Comme si j'étais né ici avec le sentiment d'avoir été adopté par ce pays dans lequel j'aurais pu naître... et où je suis né, « re-né », il y a bientôt vingt ans.

Trop discrets, les Suisses ?

Peut-être font-ils preuve d'une discrétion coupable ? J'apprécie la discrétion et je crois qu'on n'est jamais trop discret. Les choses vont leur chemin dans le bordel ambiant et celles qui méritent d'être reconnues finissent toujours par l'être. On ne voit pas beaucoup de publicité pour les Rolls-Royce ! Or elles continuent à se vendre. Eh bien, en Suisse, il y a beaucoup de Rolls dans le domaine de la pensée et de l'action.

Quelle était votre ambition pour ce théâtre qui a acquis une dimension internationale ?

Jean Vilar disait : « Je ne fais pas mieux, je fais autrement. » C'est ce que nous avons cherché à réaliser et si,

en faisant autrement, on fait mieux, on ne va pas s'en plaindre ! Cet *autrement* dont parlait Vilar, nous l'avons appliqué aux choix des œuvres et des interprètes, nous avons joué avec la capillarité des arts. Ouvrir, ouvrir, ouvrir constamment, voilà notre petite cuisine. Et ce qui intervient dans... l'arrière-cuisine de la programmation est essentiel. C'est le lieu où s'affirment nos différences.

Comment faites-vous ?

Je suis arrivé à Vidy avec une vie... antérieure, un petit bout d'expérience. Certes, il ne faut pas se faire d'illusion à propos de l'expérience. On refait malgré tout de nouvelles conneries parce qu'on a oublié les précédentes... Mais voilà, j'avais dirigé deux théâtres et cela laisse des traces, des contacts, des envies. Très vite, ce qui aurait été impossible à réaliser en France, au Portugal ou en Espagne, l'a été dans ce pays où l'on parle quatre langues : nous avons opté pour des coproductions. Le principe d'une coproduction est simple : quand quelque chose coûte un franc, si on s'y met à deux, cela fait 50 centimes chacun. Au plan de l'économie, la coproduction permet de gérer au mieux les fonds qui nous sont confiés et d'organiser des tournées. Mais, à l'origine de tout, seule prévaut l'expression d'un désir artistique commun. La dimension artistique d'une coproduction est donc prioritaire. Et, comme on l'aura remarqué, la grande majorité des spectacles que nous coproduisons sont créés dans ce théâtre. L'identité d'un lieu passe d'abord par la création et le travail qu'on y réalise quotidiennement. Si vous venez nous rendre visite, vous verrez que ça bosse, à Vidy. Tout simplement. C'est à ce prix que nous donnons corps à tous ces rêves en pratiquant un artisanat – j'y tiens – qui reste au cœur de notre fonctionnement. Après, le rêve nous échappe pour

appartenir au public et à tous ceux qui nous accompagnent. Le théâtre est fragile : sans l'adhésion des spectateurs, les aides des pouvoirs publics, les mécènes, les sponsors, nous ne pourrions pas *faire autrement*.

Et dans ce *faire autrement* est compris le travail qu'accomplissent nos correspondants en Australie, au Japon ou en Chine. Ils témoignent et parlent de nos créations. Pour nous permettre de continuer.

Faire autrement : mais comment ?

Il m'arrive de dire que je ne sais pas si je programme ou si je suis programmé ! Une saison est le fruit d'une écoute et d'un regard. Aussi suis-je à l'écoute des metteurs en scène et des acteurs, à l'écoute de leurs projets et de leurs désirs. Avec René Zahnd, directeur adjoint, avec Barbara Suthoff et Thierry Tordjman, notre administrateur, nous demeurons curieux ! Nous assistons à des spectacles, les informations circulent, un puzzle prend forme. Sans volontarisme, sans que soient réellement définies une ligne et une thématique. Hors l'amour, la vie et la mort, je ne vois pas très bien quel autre thème retenir. Une saison procède de cette alchimie.

L'identité d'un lieu passe par la création. Au plan de l'architecture, le Théâtre de Vidy dessiné par Max Bill est idéal : rapport scène-salle, hall-cafétéria central où se retrouvent spectateurs et acteurs. Je me souviens de Michel Piccoli évoquant son travail sur Minetti, de Thomas Bernhard.

Faire naître une utopie à Vidy : acteurs et metteurs en scène, tous rêvent de le faire à Vidy. Tous savent combien on travaille dans ce théâtre et combien on y est entouré de toutes les façons possibles. Jusqu'à la première, le moment de la rencontre avec ce public magnifique qui est

le nôtre, ce public « cadeau ». Vous citez Michel Piccoli, mais il y a des centaines d'acteurs qui, eux aussi, à l'issue de la représentation, se sont retrouvés parmi les spectateurs.

Michel Piccoli, dans le grand hall de Vidy, c'est tout de même rare et émouvant...

Avec Michel Piccoli¹, il y a une histoire de vie qui me lie à lui. Michel Piccoli est un homme, un humain, un artiste hors du commun. Il faudrait parler de son talent, naturellement, de sa discrétion, de son humilité, de sa gentillesse. La première fois où Michel est arrivé à Vidy, il a senti immédiatement qu'il y avait là quelque chose d'indéfinissable, quelque chose d'indicible.

Je me rappelle ses propos au cours d'un repas auquel il m'avait convié, à Rolle, avec Jean-Luc Godard. Se penchant vers J.-L.G., Michel Piccoli lui a dit : « Tu sais, le Théâtre de Vidy, c'est le plus beau théâtre du monde. » Et puis, il y a la soupe de Jules...

La soupe de Jules et l'accueil bouleversant qui lui a été réservé !

C'est cela, des choses simples, des choses vraies, des choses de la vie. Des symboles forts. À Vidy, depuis deux décennies, nous avons le souci de maintenir un climat d'harmonie. Comme en amour, l'harmonie se défend et se réinvente tous les jours.

Ces conditions de travail idéales, c'est aussi une politique culturelle ?

Absolument, et c'est l'une de mes grandes découvertes. Pour avoir pratiqué jusqu'au plus haut niveau les politiques

1. Lire « L'ami parfait, Michel Piccoli », page 333.

français (François Mitterrand avec l'Opéra Bastille) et la politique française, je n'en pouvais plus du fonctionnement de l'État vis-à-vis des artistes. Je n'en pouvais plus du fait du prince, des lenteurs administratives et d'une situation qui rendait illusoire l'apparente liberté accordée aux créateurs. Je témoigne ici de la période que j'ai vécue en France depuis le début des années quatre-vingt, époque durant laquelle les artistes ont été littéralement chloroformés. Arrivé en Suisse, ce fut la révélation. Le rapport au politique est ici d'une évidence, d'une simplicité et, je souligne, d'une clarté que je considère comme une bénédiction.

Je ne connais pas de ville de cent, cent vingt mille habitants qui, comme Lausanne, offre une telle activité artistique. Avec les autorités politiques, les choses importantes ont été dites très vite, les responsabilités des uns et des autres définies. Le fait que la ville de Lausanne et le canton de Vaud, par le biais de la Fondation du Théâtre de Vidy, soient présents rend le dialogue permanent. Au plan économique, tout se traite avec un professionnalisme remarquable et une volonté culturelle très aiguisée. Notre travail est suivi, signe tangible d'une confiance qui donne des ailes.

Comment vivez-vous les soirs de représentation ? La première ?

Je les vis dans le partage du travail avec tous ceux qui œuvrent à la naissance du spectacle. Je les vis avec angoisse et inquiétude, bonheur et émotion. Si je préfère les moments de répétition qui voient les acteurs chercher et se mettre à nu, je sais que le spectacle n'existe réellement qu'en présence du public. Le public est notre raison d'être.

Les soirs de première, je m'installe tout en haut de la salle, car le spectacle peut être vu de n'importe quelle

place. Ce qui me permet, en cas de problème, de ne pas rester coincé au milieu des spectateurs. Je suis alors une éponge, j'essaie de voir si les émotions que j'ai vécues lors des répétitions sont partagées par nos spectateurs. À fleur de peau, je guette les réactions et la qualité de silence de la salle. Quand le rideau se baisse et qu'arrivent les applaudissements, je les goûte pour le travail des acteurs et de tous ceux qui, dans l'ombre, ne viennent pas saluer.

Le public, notre raison d'être. Et vous êtes là...

Je ne pensais pas que nous en parlerions... Il y a une année, j'étais au CHUV (Centre hospitalier universitaire vaudois), aux soins intensifs, suivi par une équipe médicale exceptionnelle qui a pris mon cancer en main. Il y a une année, je suis « *re-né* » dans ce pays et je ne saurais jamais assez dire ma gratitude aux personnes qui m'ont soigné et entouré. Je vais peut-être vous surprendre, mais je ne conserve aucun mauvais souvenir de cette période. Elle aura été d'une richesse infinie. J'ai découvert beaucoup de choses me concernant et concernant mon rapport aux autres. Je vis désormais différemment : ma vie s'est démultipliée, je goûte chaque instant. Chaque instant.

Quel est votre credo ?

(Un temps) Restons vivants !

Patrick Ferla
Propos recueillis en juin 2009

« Je me souviens, une histoire sans fin »

Comédiens, metteurs en scène, auteurs et poètes, techniciens, décorateurs, éclairagistes, costumiers et personnalités furent les compagnons de route de René Gonzalez dans son Théâtre au bord de l'eau. Sous la forme d'une correspondance au fil des jours, ils évoquent un moment, une rencontre, une passion partagée durant plus de vingt ans. Tous se souviennent d'une histoire sans cesse recommencée.

Frédéric Aguet, Pierre Amoyal, Jean-Paul Angot, Roland Auzet, Vincent Baudriller, Michel Beuchat, Julie Bordez, Aurélien Bory, Thierry Bosc, Robert Bouvier, Zabou Breitman, Pascal Broulis, Freddy Buache, Valeri Chadrine, Jean-Quentin Châtelain, François Chattot, Françoise Courvoisier, Philippe Coutant, Mario del Curto, Gérard Desarthe, Yeung Fai, Bernard Faivre d'Arcier, Charles-Henri Favrod, Michel Glauser, Heiner Goebbels, Anouk Grinberg, Michèle Guigon, Luc Hoffmann, Yvette Jaggi, Roger Jendly, Marie-Claude Jequier, Alexandre Jollien, Joël Jouanneau, Raymond Junod, Jacques Lassalle, Roger Le Roux,

RENÉ GONZALEZ

Marc Lesage, Jean Liermier, José Lillo, Krystian Lupa, Judith Magre, Giovanna Marini, Muriel Mayette-Holtz, Laurence de Magalhaes, Michel Orier, Philippe Pache, Patricia Plattner, Omar Porras, Gilles Privat, Jean-Michel Puiffe, Yves Ravey, Gil Roman, Harry Rosenow, Dorian Rossel, Jean-Yves Ruf, Gianni Schneider, Barbara Suthoff, Franck Thévenon, James Thierrée, Charles Tordjman, Thierry Tordjman, Yves Trisconi, Sarah Turin, Gérard Violette, Michel Voïta, Brigitte Waridel, René Zahnd, Esther Zeller.

*Par Frédéric Aguet,
régisseur général de scène,
Théâtre de Vidy*

Pour moi, René, c'était cela : au Festival d'Avignon, il y a longtemps...

Notre René nous invite au « resto du Grec place machin ». On termine le rangement de notre spectacle. Arrivé au resto, René avait également invité une autre troupe. Et voilà qu'il n'y avait plus de place pour l'équipe technique de... Vidy ! Car le directeur metteur en scène de l'autre compagnie avait invité sa cour et ses amis de passage. Le resto se met en quatre pour préparer une table, le directeur et sa cour font de la place pour René. Qui, grand seigneur, leur dit à peu près ceci : « S'il n'y a pas de place pour mon équipe, il n'y en a pas pour moi. »

Ce grand seigneur partagea son repas avec nous puis nous dit au revoir discrètement.

Non sans avoir réglé l'addition de tout ce petit monde. Voilà, pour moi, ce qu'était René : un grand seigneur !

F. A.
1^{er} mai 2013

*Par Pierre Amoyal,
violon solo, fondateur et directeur
de la Camerata de Lausanne,
professeur de violon à la Haute école
de musique de Lausanne (1990-2013),
professeur de violon à l'Universität Mozarteum
de Salzburg*

Ma rencontre avec René Gonzalez a été l'un des moments les plus forts de mes vingt-huit années passées à Lausanne.

À la suite d'un rêve, alors que je me trouvais en réanimation à la clinique Cécile, j'ai écrit, avec Howard Buten, une sorte de conte, liant les passions, les angoisses, les rêves très éloignés d'un clown et d'un violoniste.

René a su me convaincre, malgré toutes mes réticences, de jouer moi-même le rôle du violoniste, confronté à l'immense talent d'acteur d'Howard Buten.

Il m'a promis qu'après cinq représentations, au Théâtre de Vidy, je pourrais retourner à mes concerts et Howard à ses spectacles *Buffo*.

Dix-huit ans plus tard, après plus de trois cents représentations d'*Amoyal-Buffo*, nous avons malheureusement dû nous arrêter, stoppés par la maladie d'Howard.

Pendant toute la préparation de ce spectacle, pendant les répétitions, René m'a apporté un soutien complice, terriblement efficace et chaleureux.

Devant mes maladresses d'acteur, il a toujours su trouver les mots justes, drôles, pour me faire progresser et me donner du courage.

Devant le succès de cette aventure, il a su magnifiquement nous conseiller afin que le spectacle acquiert une dimension encore plus sensible et humaine.

Il savait me dire, avec un très grand professionnalisme, avec humour mais avec un sens critique sans concession, ce que je devais faire pour me sentir toujours plus proche du personnage *Amoyal* et de la relation complexe que celui-ci entretenait avec son stradivarius. Grâce à lui, j'ai découvert les mystères de cette relation... que je ne connaissais peut-être pas aussi bien que lui !

Par la suite, j'ai souvent rencontré René à qui je dois d'avoir pu pénétrer dans le monde du théâtre par la porte des coulisses ; j'ai, grâce à lui, joué devant des dizaines de milliers de spectateurs venus assister à la rencontre insolite de nos deux personnages : la Musique au service de notre rencontre et notre rencontre au service de la Musique. Comme tous ceux qui ont bien connu René, j'ai été bouleversé par la nouvelle de sa maladie puis muet d'admiration devant sa manière de traiter ce mal qui allait ronger son corps mais aussi sublimer son âme et son esprit.

Il nous a montré, avec son insolence habituelle, son sens si sarcastique, que si sa bataille devait être perdue, elle ne le rendrait que plus fort. C'est une leçon qui accompagnera toute ma vie.

RENÉ GONZALEZ

René représente ce que Lausanne m'a offert de plus beau, de plus vrai, artistiquement, humainement.

J'espère mériter longtemps la confiance qu'il m'avait donnée.

P. A.

21 août 2013

*Par Jean-Paul Angot,
directeur de la Maison de la culture
de Grenoble – MC2*

Tenter de décrire le lien que j'entretenais avec René est un exercice... impudique : ce qui nous unissait relevait en effet d'une grande proximité de pensée, de sensibilité et de comportements. Avec lui, je me sentais dans une relation fraternelle. J'étais son « Paulo ».

René était l'aîné, celui que l'on écoute mais aussi celui qui vous remet dans la bonne direction. Aussi m'arrivait-il de me rendre à Lausanne non tant pour découvrir un spectacle que pour le moment que nous allions passer ensemble.

Trois temps particuliers ont nourri la mémoire de ce lien fraternel.

Lors du Festival d'Avignon 2009, alors que je dirigeais la Scène nationale de Chambéry, je vécus le Festival en accompagnant Wajdi Mouawad. Trois de ses spectacles majeurs étaient présentés dans la Cour d'honneur du palais des Papes. Hortense Archambault et Vincent Baudriller avaient permis que la langue fleuve de Wajdi

prenne possession de quatre nuits mémorables dans ce haut lieu de l'intensité théâtrale. Et, chaque petit matin, René était là, buvant un café en face du palais, sourires et clins d'œil complices.

C'est en été, au moment où le Festival d'Avignon clôt une saison toujours très dense, que s'opère le retour à une vie « normale ». Arrive le temps des vacances. Pour ma part, cette période de décompression s'accompagne toujours d'un moment de trouble qui confine à une sorte de légère dépression (toutes proportions gardées naturellement !).

En 2010, j'éprouvais vraiment le besoin d'atterrir... René, avec qui j'avais déjeuné durant le Festival, m'avait convié dans son antre de Lozère. Après avoir fait un tour dans mon Cotentin natal, je l'ai rejoint en empruntant le chemin qui conduit à ce fameux « refuge » dont il m'avait si souvent parlé. De ce périple aux mille lacets me reste la sensation d'avoir atteint un site exceptionnel tant du point de vue du décor que de ce que j'y ai découvert.

Ce lieu incroyable était le seul dont René me parlait comme étant sien. J'avoue m'y être rendu avec un sentiment mêlé d'intimidation et d'appréhension. Mais, ce qui m'a littéralement soufflé, ce fut de retrouver un homme bronzé, torse nu, en short, sourire aux lèvres, qui faisait face à un muret de pierres sèches, un marteau-piqueur à ses pieds et une brouette à chenilles près de lui ! J'avais devant moi la concrétisation de l'énergie de vie qui animait René et dont nous étions tous admiratifs.

L'été suivant, l'état de décompression dans lequel j'étais tombé cette année-là m'entraîna dans une... formidable chute de vélo ! Victime d'une double fracture de la hanche droite, je fus contraint à me déplacer, pendant près de trois mois, en fauteuil roulant. Cela n'avait sans doute

rien de drôle mais ma situation m'est apparue bien dérisoire par rapport au combat contre le cancer que menait René.

Des amis me sont venus en aide pour pousser mon nouveau véhicule. Bien que ses forces venaient à lui manquer, René fut l'un des premiers.

J.-P. A.
30 octobre 2013

*Par Roland Auzet,
compositeur, metteur en scène,
directeur du Théâtre de la Renaissance (Lyon)*

« Je vais t'expliquer pourquoi nous n'allons pas travailler ensemble... en tout cas pas tout de suite. » C'est par cette phrase que René Gonzalez m'accueillit émerveillé, à Annecy, à l'issue d'une représentation de *Katarakt – théâtre musical* que je venais de créer quelques semaines auparavant. Nous avons passé la soirée à parler de musique, de son amour pour l'opéra, de sa fascination pour les instrumentistes solistes et les chefs, de sa mère musicienne aussi et de la raison de sa position à mon égard : sa fidélité à Heiner Goebbels ! Son engagement et sa loyauté lui demandaient de ne pas entrevoir d'autre collaboration en matière de théâtre musical... Je lui en ai évidemment voulu mais tout aussi loyalement !

Des mois sont passés, nous avons continué à nous parler et je comprenais de moins en moins pourquoi il voulait savoir sur quoi je travaillais, comprendre mes engagements, mes recherches artistiques... Puis, un matin, le téléphone sonna : « Auzet ? C'est Gonzalez. Viens me voir à Vidy ! »

Heiner Goebbels venait d'être nommé au Festival de la Ruhr Triennal en Allemagne. Une page se tournait, une autre s'ouvrait et René m'invitait à « prendre place ». Oui, c'est bien cela : prendre place. Dans son bureau (où Bach vibrait souvent) ou à la cafétéria du théâtre, nous avons rêvé et construit des projets pour lesquels son investissement était indescriptible, indéfectible. Il n'attendait pas une « démonstration » dramaturgique ni l'annonce d'un nouveau coproducteur. Il guettait la passion, voulait respirer la main du penseur, la tête de l'ouvrier et faire résonner ces mots de René, l'autre (Char) qu'il vénérât tant : « Agir en primitif et prévoir en stratège. » Avec Gonzalez, nous avons tissé une amitié profonde fondée sur le travail et non un travail fondé sur l'amitié. Il était convaincu qu'être humain était un long travail d'illusion poétique. Il nous demandait de travailler encore et encore. Il disait que le travail n'épouvantait que les âmes faibles ! Vidy était cette fabrique de poésie et d'amour qu'il portait avec les « artistes travailleurs » et destinée au public. René voulait pour son public l'élite de la poésie. « Touché par l'amour, tout homme devient poète. »

Deux projets ont vu le jour grâce à lui. Au printemps 2012, une version de *L'Histoire du soldat*, avec Thomas Fersen et l'Ensemble orchestral de la Haute école de musique de Lausanne puis, à l'automne 2013, *Tu tiens sur tous les fronts*, d'après Christophe Tarkos, avec Hervé Pierre et Pascal Duquenne. Sur ce dernier projet, René connaissait la valeur des mots du poète. À peine a-t-il eu connaissance de mon intérêt pour celui-ci qu'il sortit son recueil et se mit à déclamer des passages entiers, droit dans son bureau, comme le font les marins face à la mer (d'ailleurs n'était-il pas capitaine à Vidy ?). Nous avons travaillé vite et fort, comme si son compte à rebours personnel, son *crabe*, comme il disait, lui demandait

d'accélérer. Quelques fois, dans ses yeux, la douleur engendrait le vide. Elle devenait comme auxiliaire des projets sur lesquels il travaillait et sur la création en général. Cette foutue douleur a pris de plus en plus de place et durait un siècle, disait-il, mais il riait à l'idée que la mort ne durerait qu'un court instant... Ah ! l'insignifiance de tout face à la douleur ! Mais le rire et le travail étaient là, plus forts que tout !

Mi-avril 2012, à New York, j'appris la nouvelle du décès de René. J'étais loin et lui s'éloignait définitivement... Il n'a jamais vu Hervé Pierre et Pascal Duquenne s'affronter avec les armes de la poésie. Nous lui avons dédié cet ouvrage.

Je lui dédie à présent ces mots de Christophe Tarkos :
« C'est important de penser, penser comme ça, penser parce que penser a un sens, il y a là et il y a penser, penser comme ça, tout seul, en l'air, c'est important de penser, penser comme ça. Important de penser, penser comme ça, posé en l'air. La pensée qui doit aller plus vite que son propre assoupissement, que le cataplasme des sols et des murs, plus vite que les séries de chaque station, plus vite que les nuées blanches et rondes des choses innombrables, rangées, pulvérisées... »

Salut, René !

R. A.
Lyon, 11 août 2013

*Par Vincent Baudriller,
directeur du Théâtre Vidy-Lausanne¹*

Lorsque j'arrive début septembre 2013, sous un très beau soleil estival, au Théâtre Vidy-Lausanne, pour y écrire un nouveau chapitre de son histoire, Rodolphe et Laetitia Gonzalez sont assis dans l'ancien bureau de leur père, René, en train de trier ses papiers personnels. Sur la table, des caisses pleines de sa très nombreuse correspondance, envoyée et reçue depuis son théâtre. Ils me montrent alors les quelques lettres que je lui avais écrites depuis Avignon, comme cette petite carte postale que nous avions signée avec Hortense Archambault pour le remerciement de son message d'encouragement au moment où nous débutions notre aventure au Festival d'Avignon dix ans plutôt.

Je découvre les originaux des télécopies que René nous envoyait tout au long des saisons pour nous faire partager ses coups de cœur, ses émotions ou ses colères : des

1. Durant dix ans (2003-2013), Vincent Baudriller a codirigé, avec Hortense Archambault, le Festival d'Avignon. Le 1^{er} septembre 2013, il succède à René Gonzalez à la direction du Théâtre Vidy-Lausanne.

courriers sur une page A4, avec le logo du Théâtre au bord de l'eau, remplis de son écriture passionnée et vivante, et signés « René du lac » ou « Gonzalo du lac ».

Alors que les courriers électroniques avaient déjà largement remplacé l'usage du télécopieur, un résistant à Lausanne continuait de l'utiliser intensément. Il avait trouvé dans cette technologie l'alliance de la vitalité archaïque de l'écriture manuelle avec l'immédiateté nécessaire à la communication moderne. Alliance qui résonne d'ailleurs avec l'art théâtral qui nous vient de l'Antiquité et qui ne peut se vivre que dans l'instant présent. Le fax du Festival d'Avignon dans les bureaux du cloître Saint-Louis continuait donc de recueillir régulièrement les mises manuscrites de René. Et si on ne répondait pas dans la journée, il n'était pas rare d'en recevoir un second, impatient, le lendemain.

Notre relation était donc rythmée par ses télécopies qui descendaient vers le sud, suivant le cours du Rhône, auquel je répondais en général par un appel téléphonique. Comme il avait su conjuguer le courage esthétique avec celui de la production, à Saint-Denis, Bobigny ou encore à Vidy, ce fut d'abord pour moi un échange avec une des personnes de référence pour le projet que nous avons imaginé avec Hortense Archambault pour Avignon. Il avait d'ailleurs déjà travaillé avec nos quatre futurs artistes associés Thomas Ostermeier, Josef Nadj, Frédéric Fisbach, et même Jan Fabre dont il fut un des premiers à montrer le travail en France.

Dès notre premier Festival, en 2004, nous avons essayé, mais sans succès faute de partenaires suffisamment courageux, de monter ensemble une production en français de Thomas Ostermeier sur le texte *Anéantis*, de Sarah Kane. Finalement, huit ans plus tard, René lancera une production de Thomas en français, *Les Revenants*, et moi

je présentais à Avignon sa mise en scène d'*Anéantis*, en allemand, en 2005.

Cette même année, avec sa passion légendaire, il exprima dans la presse (j'aurais préféré un fax) son désaccord avec mes choix de programmation au Festival dont Jan Fabre était artiste associé. Puis, après quelques courriers d'explications et quelques mois de pause, les correspondances par fax reprirent pour faire naître de belles créations en coproduction entre Lausanne et Avignon avec notamment Stefan Kaegi, Heiner Goebbels, Claude Régy, Jean-Quentin Châtelain, Valérie Dréville... La dernière aventure partagée avec René fut *Est-ce que tu dors ?*, le dialogue entre John Berger et sa fille Katya autour de la peinture de Mantegna dont la lecture à Vidy devint une création au Festival d'Avignon en juillet 2012 dans la chapelle des Pénitents blancs.

Ce fut l'objet de notre dernière conversation, qui se prolonge aujourd'hui à travers le bel héritage du Théâtre au bord de l'eau.

V. B.

Lausanne, 11 novembre 2013

*Par Michel Beuchat,
directeur technique,
Théâtre de Vidy (2000-2013)*

À la fin de l'été, René avait toujours les mains d'un tailleur de pierre. Voici comment je découvris le mystère des paumes calleuses du directeur.

René avait besoin de transporter, dans sa maison des Cévennes, un poêle à bois que Jean, le chef constructeur, avait récupéré aux « grandes poubelles ». Vidy assurait, cette année-là, une création au Festival d'Avignon et il restait de la place dans le camion...

La première passée et poêle hissé dans une camionnette (un joli poids !), nous voici partis vers Alès d'abord, puis sur la route de Florac. Au col de Jalcreste (alt. 832 m), il fallait prendre, à gauche, une petite route régionale étroite, bosselée, tortueuse pendant une vingtaine de minutes pour descendre dans un vallon par un chemin improbable, taillé au bulldozer ; c'était là sa retraite, son coin de pays, sa ressource qu'il avait acquis dans les années soixante.

L'endroit, sauvage, secret, saturé de soleil, l'avait séduit dès l'instant où le paysan, chez qui il avait planté sa tente

pendant cet été-là, lui avait présenté l'endroit, en précisant que ça n'allait pas l'intéresser, qu'il n'y avait pas de soleil... René et Janine – Jeannine – venaient de passer plusieurs semaines à écumer la région à la recherche d'un lopin de terre pour la vie...

La bourse était petite et le terrain plutôt grand ; l'accord conclu, les Gonzalez pouvaient commencer à retaper les quelques bâtiments dispersés sur ce terrain en pente avec un réseau de terrasses de pierre sèche en mauvais état.

Retaper ces murs devint une passion pour René. Du matin au soir, il s'échinait à empiler les lauzes sous le regard amusé de l'ancien propriétaire du lieu qui lui prédisait l'échec de sa réparation : l'hiver détruisait l'ouvrage de l'été... Celui-ci finit par lui enseigner l'art d'aller chercher un appui sur le rocher pour établir le mur de la terrasse. Au printemps suivant, les pierres avaient tenu.

Ainsi, chaque été, pendant pratiquement quarante ans, René a réparé, entretenu, créé les terrasses de son coin de paradis. Et, à chaque ouverture de saison, la poignée de main de René était bien calleuse.

M. B.

31 août 2013

*Par Julie Bordez,
chargée de production, Théâtre de Vidy (2011-2013),
directrice des productions au Festival d'Avignon*

J'ai rejoint l'équipe de René Gonzalez comme par surprise. Venant de Paris, rejoindre Vidy, c'était participer à l'aventure fantastique de la création théâtrale européenne ! Pas moins !

J'ai vécu la dernière saison de René avec une émotion infinie. Jamais je n'aurais pu imaginer vivre cela au cours de mon parcours professionnel.

J'ai rencontré un grand homme. Chaque matin, aussi matinale que lui, on regardait l'horizon – le lac éblouissant – et il me disait : « C'est le paradis ici, on ne peut plus en partir. » Et on discutait du spectacle qu'on avait vu la veille. J'étais toujours frappée par sa pertinence, sa désinvolture parfois, et le feu sacré au fond de son regard bleu perçant... Une, non plusieurs longueurs d'avance. Un visionnaire.

C'était un directeur qui observait beaucoup, minutieusement, et qui donnait sa chance.

Il était étonné de voir à quel point je m'étais vite intégrée à Lausanne. « Moi j'ai été rapide, mais toi t'es encore

plus rapide ! J'ai l'impression que tu as toujours été là ! » me lançait-il de temps à autre, les yeux rieurs.

René programmat chaque saison comme un artiste peintre. Composé touche après touche, jalousement gardé, rigoureusement harmonisé d'une salle à l'autre avec tempo, couleurs et fil rouge, son ouvrage m'apparaissait comme la part de sa personne qu'il offrait en partage à son public. Une perle d'âme ? J'ai perçu avec lui le sens véritable d'une direction *artistique*.

Quelques semaines avant sa disparition, il est apparu dans le bureau et m'a offert furtivement une splendide orchidée et une petite sculpture toute brancusienne. « Le soleil est ta planète, bon anniversaire », à l'encre bleu nuit.

René aimait les gens travailleurs, les passionnés de tout poil, les poètes de tout bord.

René, c'est l'amour du travail, c'est l'amour des créateurs. Si on *fabrique autant* à Vidy, c'est pour que les artistes travaillent, cherchent, tels des artisans qui ont besoin de faire, de refaire, d'être sans cesse à l'ouvrage. Accompagner une utopie de cette nature, c'est changer son regard sur les choses et comprendre le bien-fondé du métier de producteur, son exigence, sa profondeur et toute sa noblesse.

« Et, près de lui, un monde auquel il avait donné son ébullition vitale, son feu infatigable, continue de se créer. » Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*.

J. B.

Lausanne, 12 août 2013

*Par Aurélien Bory,
metteur en scène et chorégraphe*

René avait un grand sens de l'accompagnement artistique. Régulièrement, pendant les répétitions, il se glissait discrètement dans la salle sans même que je l'aperçoive et restait quelques minutes à peine puis, à la pause, il me lançait une remarque enthousiaste. Il était un amoureux de la création et son regard était à la fois très exigeant et encourageant. Quelques jours avant les premières de *Plus ou moins l'infini*, René accomplit une chose extraordinaire. Le moral de mon équipe était au plus bas. Nous étions en retard. Le filage de la veille avait été enfin le premier sans interruption, à trois jours de la première et l'équipe entière était envahie de doutes sur le spectacle. Nous avions décidé de faire deux filages ce mercredi et René assista au premier, à 11 h du matin. Le filage à peine terminé, René monta sur scène et me tomba dans les bras littéralement en pleurs, sous le regard médusé de toute l'équipe. Puis il quitta rapidement la salle en criant : « Magnifique ! » L'effet qu'il produisit sur les acteurs fut stupéfiant. Les doutes et la fatigue s'étaient envolés. René

était venu apporter un souffle qui ne devait plus quitter l'aventure.

René aimait faire visiter Vidy. Il montrait tout : les salles, le chapiteau, les ateliers, le bar, évidemment, qui, à lui seul, incarne Vidy. « Ici tout respire le théâtre », disait-il. Lorsque j'entrais pour la première fois dans la grande salle, René me dit : « Là, tu peux tout faire, une grande forme, une petite forme, un solo, une pièce à quinze, cette salle, c'est le nombre d'or du théâtre. »

À la première de *Questcequetudeviens ?* à Vidy, quelques instants avant le noir salle, je vois René entrer et s'installer tout au bout d'un rang. Je demande alors à son adjoint d'aller vite le voir et de lui proposer une meilleure place que j'avais repérée. Il revint et me glissa à l'oreille : « René me dit de te dire que si ton spectacle est mauvais d'ici, c'est qu'il est mauvais partout. » Souvent René lançait : « Ce théâtre, on le doit à Max Bill, moi je n'en suis que le portier. »

Je ne peux me souvenir combien de fois René prit son téléphone pour parler d'un de mes spectacles à d'autres directeurs de théâtre ou à d'autres artistes, à des ingénieurs suisses, à des personnalités. René n'hésitait pas à mettre en contact et à faire rayonner une œuvre. Les rencontres après-spectacle au bar étaient du coup très intenses grâce à lui. Pour *Plus ou moins l'infini*, par exemple, il a fait venir Jean-Luc Godard car il savait que je l'aimais beaucoup. Nous nous sommes rencontrés après la représentation, je me souviens d'un mot qu'il m'a remis. « Qu'est-ce que l'humanité ? Une courbe en tout point infinie, sauf en un où elle est nulle. » (Courbe de Schwartz, mathématicien français médaillé Fields.)

A. B.

19 août 2013

*Par Thierry Bosc,
comédien*

La programmation du spectacle que je joue actuellement, *Perturbation*¹, de Thomas Bernhard, a été décidée et convenue entre Krystian Lupa, son metteur en scène, et René, dans sa dernière chambre à l'hôpital. Lors des répétitions en juin 2013, une carte, échappée d'un de mes carnets de notes, est tombée au sol. En la ramassant, j'ai reconnu l'écriture de René : « Cher, cher Thierry, l'idée de te retrouver, de vous retrouver, me met en joie... Et toi, particulièrement, dans ta folie si communicative ! Lacustrement, Re-Né » (comme il signait, si plein d'espoir, lors d'une rémission en 2011 !).

Cette carte de 2011, en regard du prince fou que j'allais interpréter dans *Perturbation*, me donne l'impression qu'elle venait d'être écrite, que l'encre n'était pas encore

1. *Perturbation*, d'après le roman de Thomas Bernhard, a été créé au Théâtre Vidy-Lausanne le 10 septembre 2013. Avec John Arnold, Thierry Bosc, Valérie Dréville, Jean-Charles Dumay, Pierre-François Garel, Lola Riccaboni, Mélodie Richard (en alternance), Mathieu Sampeur, Anna Sée, Grégoire Tachnakian.

sèche, que René m'invitait lui-même à faire partie de l'aventure à Vidy. Du reste, un certain manteau rouge de René a vainement été cherché pour habiller ce prince *Saurau*.

Plutôt que parler de l'évident amoureux et découvreur de théâtre, je préfère ici, par petites touches personnelles, contribuer à cerner René que j'ai rencontré lorsqu'il était directeur du TGP de Saint-Denis. Je me souviens de ma première arrivée au Théâtre de Vidy, ce « Théâtre au bord de l'eau », l'atmosphère de son hall d'accueil où personnel du lieu, public et comédiens se croisent, échangent, se restaurent. Je me souviens de René, son « prince des lieux », vêtu alors d'une longue, très longue jaquette de laine, nous attendant et vantant la soupe de Jules en cuisine.

Ladite soupe sera plus tard l'argument ultime pour faire venir un auteur irlandais à l'occasion de la première d'une de ses pièces à Vidy ! Il avait dit à Brian Friel au téléphone : « Vraiment, vous ne voulez pas venir ? Il y a pourtant une bonne soupe. » Brian Friel n'a pas répondu, il a débarqué à l'improviste de son Irlande, ses premiers mots ont été : « Et cette soupe ? »

Je me souviens de ma visite à René pour un projet théâtral dans lequel je devais jouer. Je lui parle de l'adaptation d'un roman et de la mise en scène de mon épouse, Emmanuelle Grangé, ma fille, Elsa Bosc, y jouerait aussi, une autre de mes filles serait à la technique. Une affaire familiale, ai-je ajouté, au comble de l'embarras.

René a rétorqué : « Au contraire, l'entreprise familiale m'intéresse, le théâtre, ce sont des familles. »

Ce projet-là n'eut pas de suite, René était très malade...

Un autre exemple de projet qui fut créé à Vidy est celui de mon ami David Ayala. Celui-ci me raconta que, tard dans la nuit, René l'avait appelé et avait demandé à

brûle-pourpoint à l'endormi : « Alors, ça se chiffre à combien, ton spectacle ? » C'est ainsi que David sut qu'il pourrait créer sous chapiteau.

Son appétit ouvert, René fonçait pour que les spectacles élus se répètent, naissent chez lui, et pas ailleurs. C'était un homme têtu qui, contrarié, pouvait se fermer, vous croiser sans un mot, boudier, mais si la première d'un de « ses spectacles » était bonne, ses colères et rancunes se dissipaient aussitôt. Ce fut le cas pour les mises en scène de l'Anglais, Dan Jemmett.

Je me souviens que son bureau aux murs vitrés pouvait rester éclairé tard dans la nuit.

Th. B.
27 octobre 2013

*Par Robert Bouvier,
comédien,
metteur en scène,
directeur du Théâtre du Passage, Neuchâtel*

Premier face à face : l'homme aux yeux bleus surgit dans cette cuisine d'un petit restaurant parisien de la rue Lepic où je joue de mon mieux l'assistant du chef ! Il me regarde, amusé, et s'étonne que nous n'ayons pas prévu un menu unique plutôt que de vouloir répondre à autant de commandes différentes. Dans la salle du bistrot, toute la troupe attend de plus en plus impatiemment. Ce dimanche soir de novembre 1989, juste après la représentation de *Mission-Perroquet vert* au Théâtre de la Ville, j'ai réuni toute l'équipe technique et artistique afin de réserver à Gilles Privat une surprise pour son anniversaire. Il m'a raconté que, l'année d'avant, ses amis lui avaient offert trente balais pour ses trente ans ; je me suis dit que, cette année, nous serions trente et un à table pour le fêter ! Nous l'entraînons dans un bus spécial que nous avons loué et qui nous amène dans un restaurant nommé fort à propos *Au Perroquet* et qu'une amie a ouvert rien que

pour nous. Seul bémol : en ce jour de fermeture hebdomadaire, elle n'a pu trouver qu'un seul cuisinier. Gilles, pour me remercier d'avoir pris l'initiative d'organiser cette fête, tient à ce que je sois assis à côté de lui, en face de Matthias Langhoff, notre metteur en scène, et d'un homme assez discret qui l'accompagne et que Matthias appelle René. Voyant que les plats tardent à venir, je m'éclipse pour prêter main-forte en cuisine. Où René arrive à son tour, un peu plus tard. Il lance à la patronne, venue elle aussi nous secourir : « On va les faire patienter. Vous pouvez déjà leur redonner quelques pichets de vin ! » René prend d'autorité les quelques corbeilles de pain déjà préparées et disparaît de la cuisine. Il y fait encore une incursion pendant la soirée pour nous encourager et, sans doute aussi, s'assurer que nous maîtrisons la situation !

Quand je retourne enfin dans la salle du restaurant, je retrouve l'équipe particulièrement joyeuse. L'un de nous se met au piano et tout le monde chante à tue-tête : Christiane Cohendy, François Chattot, Martine Schambacher, Anne-Cécile Moser, Anne Sée, Charlie Nelson, Jacques Michel, Jean-Michel Flagothier, Jacques Probst, Jacques Roman... Chacun y va de sa petite rengaine jusqu'à ce que la police intervienne à 3 h du matin. Ce qui fait bien rire René qui me lance dans un clin d'œil : « C'est la cerise sur le gâteau d'anniversaire, la soirée se termine plutôt bien, non ? » Ce côté si immédiatement complice, joueur, un peu moqueur et provocateur, il me semble que René l'a toujours gardé à mon égard. Ce qui ne l'a pas empêché d'être aussi sévère, exigeant, intraitable ! Et peut-être même un peu injuste, une ou deux fois, dans nos petites fâcheries pour des brouilles. Mais, dès la première rencontre avec ce généreux « maniganceur », j'ai eu confiance en lui, je l'ai bien aimé ! René avait pris spontanément le rôle du grand frère qui arrange tout, dans l'ombre, l'air de rien. J'aurais dû me

montrer plus prévoyant en préparant cette fête mais, finalement, j'avais pu sereinement rester dans la cuisine, me sentant épaulé par ce mystérieux camarade inconnu. Je fus bien étonné d'apprendre, une année plus tard, que cet allié d'un soir était devenu le directeur du Théâtre de Vidy.

Nos retrouvailles ne se passèrent pas très bien ! Je viens lui parler, quelques années plus tard, d'une mise en scène que Matthias m'avait encouragé à faire quand je travaillais avec lui. Or, je comprends vite qu'il n'est pas intéressé par les projets de l'ancien directeur ! Mais, loin de me fermer les portes de Vidy, René va me permettre, au fil des saisons, d'y vivre plusieurs « premières fois » qui furent autant d'étapes déterminantes pour moi ! Ma première production d'indépendant : *François d'Assise*, monologue d'après Joseph Delteil, que je continue de jouer, vingt ans après. Ma première mise en scène : *Peepshow dans les Alpes*, de Markus Köbeli, une comédie contemporaine qu'il me proposa alors que je rêvais de monter un classique. Mon premier spectacle alternant paroles et chansons : *Les Gauchers*, avec Yvette Théraulaz. Le premier spectacle de la compagnie du Passage : *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, que nous avons pu jouer sur la grande scène de Vidy. Je l'associe aussi à mes premiers pas sur la scène d'un théâtre privé à Paris (où je jouai pendant deux mois *François d'Assise*), à ma première tournée au Japon, en Allemagne, ainsi qu'au premier spectacle que j'ai programmé (grâce à son appui) pour l'inauguration du Théâtre du Passage : *Le Costume*, dans la mise en scène de Peter Brook.

Et, fait extrêmement rare, René a été lui-même l'initiateur d'un spectacle : *Éloge de la faiblesse*, d'Alexandre Jollien, dont il confia la mise en scène à Charles Tordjman¹.

1. *Éloge de la faiblesse*, d'Alexandre Jollien, a été créé le 28 novembre 2005 au Théâtre Le Poche Genève, dans une adaptation et mise en scène de Charles Tordjman.

Ayant entendu une interview du philosophe à la radio, il acheta son livre dont il sentit le potentiel dramatique et qu'il voulut aussitôt porter à la scène. Il m'appela, avec son ton toujours un peu blagueur : « Tu savais que tu avais un petit frère ? Aussi inadapté que toi ! Il s'appelle Alexandre. Il faut que tu le rencontres, il faut que tu le joues, que tu le réinventes ! Vous avez quelque chose en commun, j'en suis sûr ! » Le défi était magnifique, l'aventure aussi, et nous avons donné, avec Yves Jenny, si subtil dans le rôle de Socrate, plus de 130 représentations de ce spectacle pas comme les autres. Lequel fit venir à Vidy un public différent et qui, dans sa grande majorité, s'y rendait pour... la première fois.

Me vient à l'esprit une autre première fois, celle de ma rencontre avec Freddy Buache. À seize ans, j'ai réalisé un long-métrage en super-huit qui lui plut beaucoup. Il me donne rendez-vous à la Cinémathèque. Et, dès que je le vois, je me sens gagné par une grande joie, une confiance et une admiration, aussi.

Plus tard, pour venir à bout de trois autres films, je me suis toujours raccroché mentalement au souvenir de son premier regard clair, profond, perçant. Avec lui, j'avais trouvé mon père de cinéma ! Je n'ai pas rencontré de réalisateur ou de metteur en scène que j'ai eu envie de qualifier de maître. Mais Freddy et René m'ont parlé de cinéma et de théâtre comme s'ils étaient des artistes, avec cette flamme, ce goût d'absolu, cette exigence qui m'habitaient aussi, ils m'ont vraiment accompagné dans mon rêve de cinéma et de théâtre. Et cela peut-être même à leur insu ou dans un rapport un peu fantasmé de ma part car j'ai finalement rencontré très rarement Freddy et, avec René, je me sentais en terrain de belle humanité mais sans que s'installe vraiment une familiarité entre nous.

J'ose pourtant parler de fraternité en évoquant René parce que je suis un peu idéaliste et que je brûlais depuis longtemps de rencontrer cet ami artiste que je m'inventais adolescent, sorte de gitan enchanteur, maître de vie et de théâtre, qui m'aurait fait côtoyer tout un monde inconnu, prêt à me protéger en cas de malheur et à devenir ma boussole en cas de naufrage. Un de ces compagnons à la vie à la mort comme avaient pu en rencontrer les Gérard Philipe, Arletty, Michel Simon, Jean Vilar dont je lisais avidement les biographies, trouvées sur les rayons de la bibliothèque publique de Neuchâtel, et qui ont enflammé mes années de lycée. Je me souviens d'avoir emprunté, à seize ans, un livre de Gabrielle Dorziat, *Entre cour et jardin*, qui m'avait enthousiasmé. Jamais personne ne m'a parlé de cette comédienne par la suite mais les anecdotes qu'elle avait rassemblées m'avaient transporté ! Et le roman de Cendrars, *Emmène-moi au bout du monde* ou les Mémoires de Barrault où il raconte que, jeune homme, après les cours de théâtre, il montait chaque soir d'interminables escaliers, avec sa bicyclette sur le dos, jusque dans un grenier où il retrouvait Madeleine Renaud et toute une drôle de faune passionnée avec qui il passait la nuit à refaire le monde.

Hélas ! mon apprentissage du métier fut bien moins romanesque, que ce soit à Créteil, en banlieue parisienne, ou à Strasbourg, et l'on s'est toujours gentiment moqué de mes références théâtrales un peu vieillottes et, selon les élèves, dépassées et trop lyriques. Pourtant, je n'aurais su les renier et trahir ce qui m'avait poussé à faire du théâtre. Si bien que le jour où j'ai dit à René combien j'admirais Laurent Terzieff et Alain Cuny, et qu'il s'est montré soudain intarissable, j'ai eu l'illusion de trouver enfin l'interlocuteur que je recherchais en vain à vingt ans ! Sur le coup de l'enthousiasme, je lui envoie un cd où Cuny récite magnifiquement des textes de Rilke. « Ah cette voix

inspirée d'outre-vie, hier, d'outre-tombe aujourd'hui ! Qu'il magnifie la philosophie, la poésie, la littérature, le sacré... ou le cul (!), nous sommes décidément face à un extra-terrestre, à un torrent né du fond des âges ! » me répond-il. Et c'est le début entre nous d'une correspondance aussi joyeuse que... lyrique !

Billets aux brèves envolées, fougueuses, lumineuses, lancées comme des salves poétiques et qui étaient devenus la marque de « Gonzalo », comme beaucoup l'appelaient. J'aimais cette façon de correspondre. Jamais nous ne nous sommes envoyées un mail. Comment oublier son fax qu'il m'a fait parvenir à Montréal pour la première de mon solo, arrivant à 3 heures du matin dans le petit bureau où je dormais, et adressé à... Nicolas Bouvier ! Et ceux qu'il envoyait pour un lancement de saison ou une reprise de spectacle, avec leurs dessins, leurs points d'exclamation et sa signature imitant les vagues sur le lac. Et ses lettres pour m'exprimer sa sympathie quand ma mère est décédée ou pour me consoler de certaines décisions politiques de mon canton mettant en danger le travail de création au Passage et où, furieux, il me proposait, en majuscules, d'intervenir publiquement. Mais surtout il aimait envoyer des cartes, comme moi, petits clins d'œil attrapés au vol, juste pour le plaisir. Ah... toutes ces vues du bord du lac, mais aussi cette photo en noir et blanc d'une auberge, *Le Village du bonheur*, ou la reproduction de l'affiche des *400 coups* et celle de *La Fureur du dragon* quand il m'annonça sa maladie. Au fil des lignes, il aimait appeler les poètes à la rescousse pour garder courage quand les sables devenaient trop mouvants.

J'ai gardé tous ses petits mots avec leurs citations de Cocteau (« Si votre maison venait à brûler, qu'emporteriez-vous ? LE FEU ») ou de Char (« Notre amitié est le nuage blanc préféré du soleil »). À la mort de Giulietta Masina

qu'il savait que j'aimais tant, il m'envoya une carte de *La Strada* avec cette pensée de Char : « Nous sommes le fruit contracté d'un grand prélude inachevé. Il est des avortements connus de tous dont on demeure inconsolable et, partant, souverain. » Ah oui, je l'avais trouvé ce complice romantique, se définissant lui-même comme « frère en utopie » et qui osait les grandes formules, m'écrivant pour conclure : « À l'émoi, toujours ! », « À tout de suite, à tout le temps », « Vivants, tout est possible ! », « À l'amitié inoxydable, à tous les risques, à l'inconnu ! », « À l'amitié vivante ! ». Et si, très rarement, il nous est arrivé de nous faire un peu la tête, défendant chacun farouchement le budget de notre théâtre et discutant âprement certains points d'un contrat de vente de spectacle, il envoyait soudain ce message : « Le silence n'est pas la sagesse : c'est une paralysie de l'âme » ou m'envoyait un nouveau contrat comportant d'autres clauses et jetait avec humour ces quelques mots : « Et un avenant... des plus avenants, j'espère ! »

S'il se révéla toujours excellent négociateur lorsqu'il s'agissait de vendre ou d'acheter un spectacle, René fut capable aussi de gestes magnanimes. Il fut, par exemple, à l'origine de l'accueil pour dix représentations au Passage du *Cercle de craie caucasien* mis en scène par Benno Besson et que la Fondation Sandoz eut la générosité d'offrir afin que le spectacle termine en Suisse sa fulgurante tournée. René se montra capable aussi d'attentions surprenantes ! Nous étions partis au Portugal avec Valérie Dréville, Farida Rahouadj, Grégoire Ingold, Sarah Chaumette, François Rossier, Anne Pellaton et d'autres encore pour tourner un court-métrage susceptible de s'intégrer dans un spectacle coproduit par Vidy. Mais nous doutions encore (et René tout particulièrement !) de la pertinence de cette projection sur le plateau. Qu'importe ! J'avais

envie d'essayer. Chacun des comédiens s'était payé l'avion, nous privilégions à chaque instant du tournage le système D et je prévoyais de payer de ma poche la pellicule de ce film en 16 mm lorsque je reçus soudain à Lisbonne un chèque de 5 000,00 CHF, avec ce commentaire : « Je ne demande qu'à être convaincu ! » C'est une belle parole pour un directeur de théâtre qui rêve de pouvoir offrir sans cesse à son public des propositions fortes et... convaincantes.

Je n'ai pas toujours réussi à le convaincre ! La joie n'en devenait que plus grande lorsque l'un des spectacles de la compagnie (*Une lune pour les déshérités*, *Les Estivants*) était programmé à Vidy, ouvrant de si belles perspectives. Nous allions pouvoir côtoyer son équipe magnifique pendant quelques semaines et j'irais parfois lui dire un petit bonjour dans son bureau, l'écouter me parler de ses coups de cœur, ses colères ou ses peines.

Je me souviens avec émotion de son attitude lorsque nous venions d'apprendre la mort de quelqu'un qui nous était cher : Roland Amstutz, Hélène Lapiower, David Warrilow, Fabien Corthésy, Claire... René, si charismatique dans son rôle de directeur, vantant avec flamme son théâtre, ses productions, ses mécènes, son conseil d'administration... se montrait alors vraiment démuni, cherchant de toute son âme un sens à tout ça, afin de dépasser un sentiment de révolte et de regarder différemment la mort. J'entends encore sa voix pleine d'amour, de sagesse et presque de paix. Une parole nue, dispensée avec beaucoup d'attention et de justesse entre deux silences, quelque chose de pur dans sa présence, comme pour se rendre mieux disponible à l'incommensurable, au mystère, à la solitude et pouvoir accepter l'inacceptable. Petits instants d'éternité, simples et vrais ! Puis un soupir,

« JE ME SOUVIENS, UNE HISTOIRE SANS FIN »

un haussement d'épaules et ces mots : « Il faut aller de l'avant ! »

Nous y allons. Et comme dirait François d'Assise :
« Hauts les cœurs ! »

R. B.

14 août 2013

Giulietta Masina
La Strada Federico Fellini - IT 1954
Production: Ponti - De Laurentis

Cher Robert,
" Nous sommes le fruit contracté
d'un grand prélude inachevé.
Il est des avortements sous ce
très doux ou demeure inconsolable
et, pourtant, souverain" (R.L....)
Elle n'était qu'harmonie...
T'embrasse
René

Collection Cinémathèque Suisse, CH-Lausanne
© News Productions, CH-1446 Baulmes
56518 Printed in Italy

*Par Zabou Breitman,
comédienne, metteur en scène,
réalisatrice*

René, je ne le connais pas quand je l'appelle. C'est ma copine Juliette Plumecoq-Mech qui me sauve le coup. Personne ne veut de l'adaptation que j'ai faite des docs de Depardon au théâtre. On me dit, c'est bizarre, ça apporte quoi, tu vas les imiter ? Je dis non, on va être ces gens-là. Ça s'appellera *Des gens*, d'ailleurs.

J'appelle René.

René dit je veux lire.

René me dit sans le texte moi je ne sais pas.

Raymond Depardon a dit c'est bien, le théâtre c'est la distance idéale pour les écouter ces gens-là.

J'ai écrit ce que disent les gens dans *Urgences* et *Faits divers*.

J'envoie à René envoie les mots des gens de Depardon. L'oral couché, l'éphémère stoppé en plein vol.

Voilà un an que je fais le tour des popotes.

Des dizaines de messages perdus dans le vide abyssal des répondeurs de théâtre.

Deux jours.

Pour René, ce fut deux jours.

C'est du Michaux dit René, c'est Beckett, c'est Michaux.

Tu veux faire ça quand ?

Il s'est débarrassé du vous avant même qu'il existe.

Hein ? Tu veux quand ?

Ben je ne sais pas. Vite.

Je te rappelle.

Je sais qu'il le fera. Lui le fait.

Ça te dirait un chapiteau ? demande-t-il le lendemain.

Oui, René. Oh oui un chapiteau c'est parfait pour les gens.

Des gens sont nés là, dans le chapiteau de Vidy-Lausanne.

Au bord du lac.

Roi René, tellement là, tellement vif. Devant.

Merde, je pleure.

Z. B.

9 juin 2013

*Par Pascal Broulis,
conseiller d'État (canton de Vaud)*

Quand je pense à René Gonzalez, le premier mot qui me vient à l'esprit est « saltimbanque ». Dans toute la noblesse et toute la liberté que le mot évoque, il était un saltimbanque, étymologiquement « celui qui saute sur une estrade » parce qu'il a besoin d'amuser, de faire réfléchir, de s'exprimer. Pour lui, la scène était un aimant, ce n'était pas un travail. Il le disait d'ailleurs très clairement, avec la franchise qui le caractérisait : « Le théâtre ne peut se concevoir que par passion ; on ne peut pas certifier un acteur, il l'est par envie. » Il croyait au verdict des planches et à la sanction du public, ne voyant guère de sens à punaiser au mur un diplôme de comédien.

Cette flamme qui l'animait prenait chez René Gonzalez une dimension concrète, comme incarnée par le bout incandescent de ces cigarettes qu'il allumait à la chaîne. Mais c'était aussi une flamme profondément raisonnée, entretenue, organisée. René Gonzalez était un amoureux des choses bien faites, révolté par les fainéants, l'approximation ou le laisser-aller. Exigeant, précis, il était attentif

à la nécessité du franc dépensé, malheureux de tout gaspillage parce que cela signifiait que quelque chose de plus utile au rayonnement des œuvres qu'il présentait n'avait pu être fait.

Le miracle du Théâtre de Vidy, cette singularité artistique et économique d'une institution culturelle parvenant à s'autofinancer à plus de 50 % de son budget grâce aux coproductions et aux tournées, tenait largement à cette rigueur. C'est en intégrant le Conseil de fondation du Théâtre de Vidy voici plus de quinze ans que j'ai fait vraiment connaissance avec René Gonzalez et j'ai été rapidement frappé par son sens des équilibres. Intarissable causeur, jamais à court d'un développement sur la magie du théâtre, il avait ce talent rare dans le monde artistique de l'ancrer dans la réalité des budgets et des comptes. C'était un gestionnaire dans le meilleur sens du terme, celui qui favorise la libération des énergies créatrices en mettant à leur disposition un cadre structuré et financièrement assuré. Il le disait d'ailleurs avec une certaine malice, en se présentant comme « le portier » de l'institution : « Je suis là pour ouvrir les portes. » Et lorsqu'on le félicitait de faire rayonner son théâtre, il renvoyait le compliment comme un boomerang, estimant que c'était Vidy qui le faisait rayonner lui, et non l'inverse.

Ce « Théâtre au bord de l'eau », René Gonzalez en avait fait sa maison au point de signer ses sms « Gonzalo du lac ». Lorsqu'on lui demandait comment il était arrivé à Lausanne et s'y était si bien trouvé, il avait une réponse qui disait tout son attachement au lieu :

« Parce que c'était lui, et parce que c'était moi ; je crois que cet endroit m'attendait et que j'y aspirais, c'est aussi simple que ça. » Ce qui est certain, c'est que René Gonzalez était quelqu'un de disponible à l'aventure théâtrale, qui n'a jamais conçu de faire les choses à moitié.

Il chérissait sa région d'adoption comme un cadre qu'il jugeait éminemment propice à l'épanouissement d'une activité théâtrale et culturelle. Jamais je ne l'ai vu faire preuve de la moindre condescendance envers cette « province romande » qu'il aurait pu juger bien éloignée de Paris, où sa carrière d'administrateur l'avait mené jusqu'à la prestigieuse – même si elle fut éphémère – direction de l'Opéra Bastille. Au contraire. Je me rappelle une table estivale, notamment partagée en sa compagnie et celle de cet autre « monstre sacré culturel » qu'était Maurice Béjart, où tous deux devisaient avec une remarquable ouverture, partageant leur expérience internationale, ouvrant leurs réseaux, agissant en hommes de solutions, en facilitateurs. C'est plutôt envers l'Hexagone que René Gonzalez pouvait à l'occasion avoir la dent dure, avec la pertinence de celui qui y exportait des centaines de représentations.

À sa manière, et tout en restant profondément français dans ses contacts et sa conversation pétillante, il s'était « suissisé », si j'ose dire, appréciant un certain ordre des choses, prisant la mesure. Bâtissant dans la durée, prenant le temps de l'enracinement, il était devenu un membre familier, reconnu et estimé de la communauté vaudoise et c'est tout naturellement que le Conseil d'État en a fait, en 2011, l'un des récipiendaires du Mérite vaudois.

Et puis, c'était un homme profondément gentil, humain, à l'aise avec tout le monde et en particulier avec les enfants. Peut-être parce qu'il était naturellement en phase avec eux, ayant cette faculté bien personnelle de vivre pleinement le moment présent, sans regretter la veille ni craindre le lendemain, mais en s'efforçant de toujours tirer pleinement parti de ce qu'il avait en main.

Jamais cassant, René Gonzalez faisait montre d'un mélange de bonhomie et d'énergie qui portait à la confiance. Non qu'il fût toujours facile, car il savait très bien où il

voulait aller, mais il s'y rendait d'une façon fédératrice, emportant naturellement l'adhésion. Il croyait à la magie des rencontres et à la fidélité des amitiés. Ce n'est pas un hasard si son équipe lui a été si longuement et totalement attachée, lui rendant finalement ce qu'il avait toujours semé.

P. B.

Lausanne, 2 juillet 2013

*Par Freddy Buache,
fondateur et directeur de la Cinémathèque suisse
(1951-1995), critique et essayiste*

À la fin de 2009, je crois, un coup de téléphone de Jean-Luc Godard me propose éventuellement de fixer un rendez-vous, chez lui, avec René Gonzalez. « Dis-moi, par la suite ce que vous avez décidé. » Heureux, nous fixons le jour et nous nous retrouvons un matin pour visionner *Socialisme, le film*. Auparavant, nous avons échangé deux ou trois phrases avec l'auteur qui nous annonce que, dès le début de la projection, il nous quittera pour se rendre à Genève. Ce qu'il fit, nous abandonnant seuls pour quitter sa maison. De la sorte, étonnés par ce que nous venons de voir, nous nous retrouvons silencieux devant la voiture de René. Mis à part deux ou trois mouvements respectifs de contentement ou de banales phrases admiratives plutôt mal dites à propos du sujet de cette orwellienne parade à fleur de mer sous des ciels flamboyants, nous reprenons la route sans nous livrer à des considérations encore difficiles à formuler et parlons des choses à propos de la société qui, détestable ou pleine de projets, nous

entoure. Incidemment, tout indiquait notre intention de la transformer grâce à notre quotidien travail de fourmis. Pourtant, aucun mot ne spécifiait ce commun espoir. Nous le partageons au fond de nous-mêmes en muette force nous entraînant hors des manipulations artistiques ou sociales réclamées à des fins publicitaires par les médias. Ce voyage vers Lausanne, méditatif ou rieur, fut l'ultime rencontre avec celui dont une carte postale disait, après sa maladie : « Re-Né. »

Par la suite, je suis allé quelquefois, invité de passage par lui, pour suivre une pièce ou les délires d'un cirque poétique dans ce « Théâtre au bord de l'eau » qu'il chérissait, n'en faisant que l'unique raison de sa vie. Mais je ne l'ai plus rencontré : parti dès la fermeture du rideau, je savais qu'il se mêlait aux spectateurs, jetant un regard sur eux, retrouvant peut-être son bureau, puis revenant, témoignant de sa générosité foncière de reconnaissance ou saisissant une main, glissant un mot amical puisque chaque instant de son existence participait d'une prévenance finement adaptée à l'autre, aux autres, réunis en ce royal Vidy de son cœur.

F. B.

7 septembre 2013

*Par Valeri Chadrine,
directeur du Festival international de théâtre Tchekhov
dit « Festival Tchekhov », Moscou*

Рене Гонзалес

Рене Гонзалес – знаковая фигура мирового театра. Уникальный продюсер, человек с большим сердцем, беззаветно любящий театр. Наше знакомство состоялось в 1988 году, когда он, в качестве Директора Дома Культуры Бобиньи, одного из крупнейших Национальных театров Франции, регулярно приезжал тогда еще в СССР, по приглашению Союза театральных деятелей СССР для подготовки Года Советского театра во Франции. В результате в декабре 1988 года в Бобиньи с огромным успехом прошли спектакли Анатолия Васильева «Серсо» и Юрия Еремина «Палата N 6». Позже в рамках Года Франции в СССР, посвященного 200летию Французской революции, в Москву и в Киев с гастролями по его инициативе приезжал спектакль СИД режиссера Жерара

Дезарта. В тот же период Рене Гонзалес открыл для Франции имена грузинских режиссеров Михаила Туманишвили и Резо Габриадзе.

С 1990 года по апрель 2012 Рене возглавлял Театр Види Лозанн, ЕТЕ (*Европейское Театральное Пространство*) на берегу Женевского Озера. На мой взгляд, именно во время его директорства Театр Види Лозанн стал уникальным театральным Домом, единственным в своем роде. Понятие Театра – Дома всегда в большей степени было присуще русскому театру. В Европе с таким явлением мы практически не сталкивались. С самого первого моего посещения этого удивительного гостеприимного Дома я проникся его духом. Тогда и зародилась наша настоящая дружба. Даже со стороны чувствовалось, что в этом Доме всем хорошо работается, что там кипит жизнь, что энтузиазмом Рене, его проектами, зачастую рискованными, живет вся команда Театра. С именем Рене, с его Театром на Берегу Озера связано много знаменательных событий Чеховского Фестиваля. Именно благодаря Рене я открыл для себя Джеймса Тьере, которого сегодня знают и всегда с нетерпением ждут в Москве. Именно в Лозанне я впервые увидел спектакль Бартабаса «Триптих». С 2001 г., когда впервые в Россию приехал конный театр «Зингаро», началась одна из самых ярких страниц в истории нашего фестиваля. Спектакли Хайнера Геббельса «Хаширигаки» и «Эрариджариджака», «Стеклянный зверинец» Ирины Брук Театра Види Лозанн стали одними из яркими событиями нашего Фестиваля. А впервые спектакль Театра Види Лозанн «О прекрасные дни» великого Питера Брука приехал в Москву в рамках 2-го МТФ им.Чехова в 1996 году.

Мы знаем, что такие мастера как Брук, Боб Вилсон, Петер Цадек, Люк Бонди, Хайнер Геббельс, Жак Лассаль, Жозеф Надж, Джеймс Тьере с огромным удовольствием приезжали к Рене, потому что он и его команда как никто

умели создавать такую атмосферу, где им хотелось жить и творить.

Надо было слышать, как он рассказывал об этих художниках, как он любил открывать молодые таланты. А как он умел дружить... Не случайно статья в *ФИГАРО*, посвященная его уходу из жизни называлась «Идеальный друг».

Мне хотелось бы особенно остановиться на том, как возник последний наш проект с Рене, причем мне кажется символичным то, что спектакль «Синдром Орфея» стал последним прижизненным проектом Рене в стенах Театра Види Лозанн.

Премьера спектакля состоялась в конце марта, а 18 апреля Рене не стало ...

Рене довольно регулярно приезжал в Москву в последние годы, иногда даже без всякого повода. Свой последний приезд он приурочил к Фестивалю 2011 года, но это скорее был повод приехать в Россию, пообщаться с друзьями. Мы подготовили для него программу. Но все пошло иначе. В какой-то момент зашел разговор о молодых, неизвестных именах. Все происходило в подмосковной усадьбе *Архангельское*, в чудесном ресторане, на природе, Рене заговорил о возможном совместном спектакле. Понимая, что времени ему оставалось немного, он сказал, что единственная возможность что-то сделать будет весной 2012 г. Нам обоим было понятно, что затевать что-либо в июле 2011 с прицелом на март 2012 г. слишком поздно, что все это выглядит авантюрой, тем не менее, вся программа пребывания Рене в Москве в одно мгновение поменялась. Я предложил Рене посмотреть репетиции российско-американского спектакля «Город.ОК» молодого режиссера Владимира Панкова. В тот же вечер Рене пошел на репетицию, после чего он принял решение пригласить Панкова в Види на постановку. Все закрутилось, и мы оба, осознавая степень авантюристности проекта, все-таки решили

его сделать в кратчайшие сроки. Процесс был очень непростым. В сезоне 2011-2012 г. мы не предусматривали ни организационно, ни финансово делать подобные проекты. Тем не менее рискнули, так же как и Рене. В феврале 2012 г. состоялся первый период репетиций в российской глубинке, в 400-х километрах от Москвы, в нашей Театральной деревне недалеко от г.ТОРОПЕЦ русские, французские и швейцарские артисты в 40 градусный мороз среди озер и лесов репетировали спектакль по Маяковскому и Кокто. В марте репетиции «Синдрома Орфея» состоялись уже на площадке Театра Види-Лозанн, на берегу Женевского Озера. Этот проект стал для всей команды очень счастливым, подарив всем огромную творческую радость. Когда мы приехали на премьеру в Лозанну, мы увидели, как счастлив Рене, что проект состоялся. Хотя сам он держался из последних сил. Но он сумел, как всегда, сделать огромный праздник театра. Произнес удивительную, незабываемую речь. Мы храним письмо, которое он написал директорам и продюсерам накануне премьеры «Синдрома Орфея». В этом письме – весь Рене, полный жизни и любви к Художникам. Володя Панков посвятил свой спектакль Рене, о чем очень трогательно сказал на пресс-конференции Чеховского Фестиваля.

Увы, Рене не дожил до гастролей «Орфея» по России, которые состоялись летом 2013 г., но они тоже были посвящены его памяти, и в буклете 11-го Международного театрального Фестиваля им.Чехова есть страница-посвящение Рене Гонзалесу.

Трудно выразить словами те чувства, которые вызывает имя этого прекрасного человека, и как бы пафосно это не звучало, не будет преувеличением сказать, что он всегда с нами.

V. С.

3 septembre 2013

René Gonzalez,
par Valeri Chadrine
Traduit du russe par Maud Mabillard

René Gonzalez est une figure marquante du théâtre mondial. Ce producteur exceptionnel, cet homme de cœur, était animé d'un amour absolu pour le théâtre. Notre première rencontre remonte à 1988, quand, en sa qualité de directeur de la Maison de la culture de Bobigny, l'un des plus importants théâtres de France, il se rendait régulièrement dans ce qui était alors encore l'URSS pour préparer, sur l'invitation de l'Union des gens de théâtre d'URSS, l'Année du théâtre soviétique en France. C'est ainsi qu'en décembre 1988 Bobigny accueillait deux spectacles qui allaient connaître un énorme succès, *Cerceau*, d'Anatoli Vassiliev et *La Salle n° 6*, de Iouri Eremine. Plus tard, dans le cadre de l'Année de la France en URSS (placée sous le signe du bicentenaire de la Révolution française), c'est sur son initiative que *Le Cid*, de Gérard Desarthe, est parti en tournée à Moscou et à Kiev. À la même époque, René Gonzalez a fait découvrir à la France les metteurs en scène géorgiens Mikhaïl Toumanichvili et Rézo Gabriadzé.

De 1990 à avril 2012, René est à la tête du Théâtre Vidy-Lausanne, ETE (Espace théâtral européen), au bord du lac Léman. De mon point de vue, c'est sous sa direction que le Théâtre Vidy-Lausanne est devenu une Maison de théâtre unique en son genre. Le concept du Théâtre-Maison a toujours été, dans une grande mesure, l'apanage du théâtre russe. En Europe, nous n'avions pratiquement rien rencontré de semblable. Or, dès ma première visite à cette Maison étonnamment hospitalière, je m'en suis senti proche. C'est alors qu'une vraie amitié est née. Même une personne extérieure pouvait sentir que tout le monde travaillait volontiers dans cette Maison, que la vie battait son plein, que l'enthousiasme de René, avec ses projets parfois risqués, s'insufflait à toute la troupe du théâtre. De nombreux événements importants du Festival Tchekhov sont liés au nom de René et à son « Théâtre au bord de l'eau ». Grâce à René, j'ai découvert James Thierrée, que Moscou connaît maintenant et attend toujours avec impatience. C'est à Lausanne que j'ai découvert Bartabas avec son spectacle *Triptyk*. Avec la venue en 2001, pour la première fois à Moscou, du Théâtre équestre Zingaro, s'ouvrait l'une des pages les plus marquantes de l'histoire de notre Festival. Les spectacles du Théâtre Vidy-Lausanne *Hashirigaki* et *Eraritjaritjaka*, de Heiner Goebbels, et *La Ménagerie de verre*, d'Irina Brook, ont été des événements phares du Festival Tchekhov. Le premier spectacle du Théâtre Vidy-Lausanne à venir chez nous fut *Oh les beaux jours*, du grand Peter Brook, qui participa au 2^e Festival international de théâtre Tchekhov, en 1996.

Nous savons que de grands maîtres comme Brook, Bob Wilson, Peter Zadek, Luc Bondy, Heiner Goebbels, Jacques Lassalle, Josef Nadj, James Thierrée, venaient avec un très grand plaisir chez René, parce qu'il savait mieux

que quiconque, avec son équipe, faire naître une atmosphère où ils étaient heureux de vivre et de créer...

Il fallait l'entendre parler de ces artistes, et des jeunes talents qu'il découvrait avec passion. À cela s'ajoutait son sens de l'amitié... Ce n'est pas un hasard si l'article du *Figaro* annonçant son décès s'intitulait « L'ami idéal ».

J'aimerais m'arrêter un peu plus longtemps sur la genèse de notre dernier projet commun avec René – il me semble d'ailleurs hautement symbolique que le spectacle *Le Syndrome d'Orphée* ait été le dernier projet de René à être joué de son vivant dans les murs du Théâtre Vidy-Lausanne. La première du spectacle a eu lieu à la fin mars, le 18 avril 2012 René disparaissait...

René venait assez régulièrement à Moscou ces dernières années, parfois même sans raison particulière. Il est venu pour la dernière fois en 2011, pendant notre Festival, mais c'était surtout un prétexte pour voir la Russie, ses amis. Nous lui avons préparé un programme. Mais tout s'est déroulé autrement que prévu. À un moment, nous avons commencé à parler des jeunes artistes peu connus. Cela se passait dans le domaine d'Arkhangelskoïe, à une vingtaine de kilomètres de Moscou, dans un merveilleux restaurant, en pleine nature. René s'est mis à évoquer la possibilité de faire un spectacle ensemble. Comprenant qu'il lui restait peu de temps, il me dit que la seule possibilité de réaliser quelque chose était de l'inscrire pour le printemps 2012. Nous comprenions tous les deux qu'il était trop tard, en juin 2011, de se lancer dans une création prévue pour mars 2012, que c'était trop risqué ; néanmoins, tout le programme de René à Moscou fut modifié en un clin d'œil. Je lui proposai d'assister aux répétitions d'un spectacle russo-américain, *Gorod.OK*, du jeune metteur en scène Vladimir Pankov. Le soir même, René alla à la répétition, puis il prit la décision d'inviter Pankov à

Vidy pour créer une mise en scène. Tout allait très vite, et, l'un comme l'autre, tout en étant bien conscients du caractère hasardeux d'un tel projet, nous avons pris la décision de le réaliser dans ces délais très serrés. Ce n'était pas un processus évident. Nous n'avions pas prévu, pour la saison 2011-2012, d'organiser ou de financer un projet pareil. Mais, tout comme René, nous avons pris le risque. En février 2012, les premières répétitions se sont déroulées dans la campagne russe, à plus de 400 kilomètres de Moscou, dans notre Village théâtral non loin de la ville de Toropets. Par un froid atteignant les - 40, au milieu de lacs et de forêts, des artistes russes, français et suisses ont travaillé sur un spectacle inspiré de Maïakovski et de Cocteau.

En mars, les répétitions du *Syndrome d'Orphée* se sont déroulées au Théâtre Vidy-Lausanne, au bord du lac Léman. Ce projet a été un moment de joie pour toute l'équipe et a donné à tous de grands bonheurs artistiques. Quand nous sommes venus pour la première à Lausanne, nous avons vu combien René se réjouissait que le projet ait vu le jour. Même s'il était lui-même presque au bout de ses forces. Ce qui ne l'a pas empêché, comme toujours, de faire de cette aventure une fête sous le signe du théâtre. Il prononça un discours étonnant, inoubliable. Nous avons conservé une lettre qu'il a écrite aux directeurs et producteurs la veille de la première du *Syndrome d'Orphée*. Tout René est dans cette lettre, plein de vie et d'amour envers les Artistes. Volodia Pankov a dédié son spectacle à René, et l'a dit en des termes touchants à la conférence de presse du Festival Tchekhov.

Malheureusement, René n'a pas vécu jusqu'à la tournée d'*Orphée* en Russie, à l'été 2013, mais celle-ci a également été dédiée à sa mémoire et, dans le catalogue du 11^e Festival international de théâtre Tchekhov, une page